

EMILE GEORGES
Eudiste

Le Révérend Père Prosper Lebastard

Eudiste

1865-1920

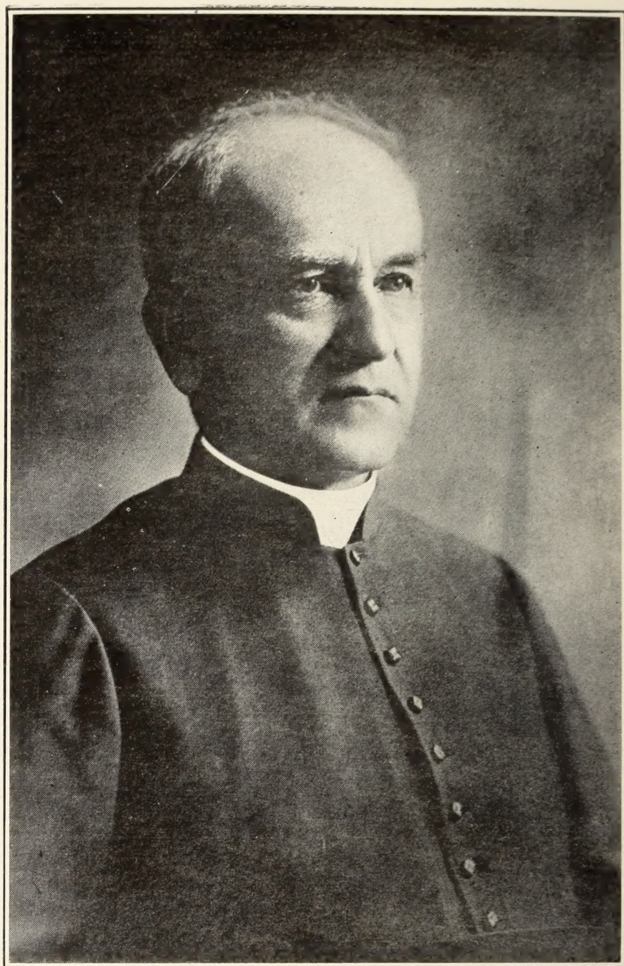




Collège du Sacré-Cœur
Bathurst, N. B.

1921

Pres. by Rev. Albert D'Amours, C.J.M.



Le R. P. Lebastard

EMILE GEORGES
EUDISTE

Le Révérend Père

Prosper Lebastard

Eudiste

1865-1920



COLLÈGE DU SACRÉ-CŒUR
BATHURST, N. B.

1921

Nihil obstat
C. LEBRUN, V. P.

Imprimatur
PATRICE ALEXANDRE
Ev. de Chatham

CHAPITRE PREMIER

Jeunesse et Formation

1865-1899

Prosper Lebastard est né le 16 mars 1865, à St-Aubin d'Aubigné, département d'Ille et Vilaine, d'une famille que le bon Dieu avait favorisée et des dons de la fortune, et de ceux, plus précieux encore, de la plus solide piété.

Il n'avait que cinq ans, quand, en 1870, l'épidémie de petite vérole, qui était venue s'ajouter aux horreurs de la guerre et de l'invasion, lui enleva son père. Ce deuil qui brisait sa famille, eut sur lui une influence, dont il est difficile de calculer toute la portée. Sa première éducation devint, par le fait même, l'œuvre presque exclusive de sa mère.

Celle-ci, si nous en croyons le témoignage autorisé que son fils devait lui rendre plus tard, était avant tout une femme d'autorité et elle modela sur ses propres traits la physionomie morale du petit orphelin, que la mort de son mari lui rendait doublement cher. Elle partagea entre lui et une sœur un peu plus jeune les trésors d'affection que son cœur maternel leur tenait en réserve à tous les deux.

Le jeune Prosper fut bientôt amené, par la force des choses, à prendre, au foyer domestique, la place laissée vacante par la mort de son père. La chose se fit d'autant plus naturellement, qu'il n'y avait autour de lui, personne pour la lui disputer, et que, par ailleurs, on pressentait déjà en lui l'homme de volonté, d'éner-

gie et d'autorité, qu'il devait être toute sa vie. Peut-être serait-on tenté de regretter qu'il lui ait manqué l'avantage de vivre au milieu d'une de ces nombreuses familles, où le heurt des caractères, la multiplicité des goûts, adoucissent nécessairement ce qu'il peut y avoir d'absolu et d'irréductible dans certains tempéraments dominateurs par nature.

Il fit ses premières armes chez les bons Frères qui avaient alors la direction de l'école paroissiale de St-Aubin d'Aubigné. C'est là qu'il aurait, paraît-il, puisé les quelques notions d'agriculture, dont plus tard, il aimera à faire preuve, et qui lui seront, du reste, si utiles quand les circonstances le mettront de fait à la tête d'importantes exploitations agricoles. La terre devait rester toujours pour lui *la grande amie*: affaire de goût personnel, sans doute, mais aussi affaire de milieu et de race: sa famille tenait au sol par de trop profondes racines, pour qu'il en perdît jamais le culte.

L'heure vint, où, de l'école du village natal, il lui fallut passer au collège. Jusque-là, il n'avait cessé de vivre dans la chaude atmosphère d'une vie de famille très douce; l'entrée au collège l'en arracha brutalement. Ce fut pour lui une séparation des plus cruelles. Nous lui avons entendu, plus d'une fois, décrire la scène de sanglots et de larmes qui se déroula au parloir du collège St-Martin de Rennes, quand Madame Lebastard se résigna à confier son enfant tendrement chéri aux soins des Pères Eudistes qui avaient alors la direction de cette importante maison d'éducation. Comme il fallait bien mettre fin à cette explosion de douleur maternelle et filiale, le bon Père Ory, qui en était le témoin attendri, prit notre petit Prosper sous le bras, et le conduisit paternellement à la cour de récréation.

Une vie toute nouvelle s'ouvrait devant le jeune orphelin, brusquement transplanté de la serre chaude qui l'avait abrité jusqu'alors, entre les quatre murs rébarbatifs d'un immense collège, où il se sentait perdu, au milieu d'un petit monde grouillant, ta-

quin, méchant parfois... Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait éprouvé quelque difficulté à se familiariser avec le nouveau régime qui s'imposait à lui; doué, comme il l'était déjà, d'une exquise sensibilité, il dut verser, plus d'une fois, de ces larmes silencieuses et amères, par lesquelles s'échappe le trop plein d'un jeune cœur de douze ans oppressé...

Quelques jours après son arrivée, le Père Selles, l'un de ses professeurs, s'était mis en tête de le faire lire publiquement; il n'en obtint qu'un déluge de larmes, lequel, loin de désarmer l'impassible maître, provoqua, de sa part, cette peu sympathique admonestation que connaissent tous les pauvres petits collégiens, pris en flagrant délit de pleurs: " Passez à un autre; laissez ce petit pleurnichard tranquille. "

Prosper Lebastard n'était au bout ni de ses mécomptes ni de ses épreuves.

Parmi tous ses maîtres de St-Martin, il en est un dont le souvenir lui était resté très vivace: le Père Savary, de joyeuse et sainte mémoire. La similitude des caractères et une ténacité commune de volonté amenèrent entre le maître et l'élève quelques difficultés dont le P. Lebastard ne garda le souvenir que pour s'en égayer en les racontant.

Ce furent là du reste, les seules difficultés qui marquèrent ses années de St-Martin.

De l'avis unanime de ceux qui l'ont connu alors, il fut vraiment un élève modèle. Nous n'en voulons comme preuve que les charges que, de 1879 à 1885, il remplit dans les différentes congrégations de la maison. Témoin encore ce poste de sacristain auquel l'appela la confiance de ses maîtres.

" En 1885, il était en rhétorique. Je crois me rappeler, écrit un de ses condisciples d'alors, qu'à la fin de l'année, il fut présenté en première ligne, pour le prix des anciens élèves. Il devait être le lauréat, mais que se passa-t-il exactement? Le R. P. X qui était

préfet, s'en souvient peut-être. Je crois que les philosophes et les secondes votèrent pour l'abbé F. D.; la classe de Rhétorique pour le P. Lebastard; l'abbé D. l'emporta de quelques voix."

Mais au-dessus de tous ces faits, ce qui montre le mieux la haute estime que ses vertus, son mérite incontesté avaient value à notre jeune rhétoricien, auprès de ses camarades, excellents juges en la matière, c'est le prestige extraordinaire, l'autorité indiscutable qu'il exerçait sur eux, tout spécialement dans l'accomplissement de ses fonctions de sacristain. Voici ce qu'en écrit le témoin que nous citions précédemment: "Je n'ai commencé à le voir de près qu'en 1884. Il était alors sacristain en chef, et comme je remplissais assez souvent les fonctions d'acolyte ou de cérémoniaire, je le voyais à la sacristie... Le P. Sacristain, n'avait pas besoin d'être là quand Prosper Lebastard s'y trouvait. D'un mot bref ou d'un simple coup d'œil, il savait nous en imposer, et personne ne bronchait."

Le futur surveillant, le futur supérieur de Caraquet, le futur provincial, sont déjà en germe dans le jeune sacristain de St-Martin de Rennes. Dès ce temps-là, il avait la passion de l'autorité et du commandement; et dès ce temps-là, autorité et commandement étaient réhaussés chez lui, par un heureux ensemble de qualités auxquelles se révèlent les chefs, les manieurs d'âmes.

On comprend que ses maîtres, témoins de ses vertus, et soupçonnant les hautes destinées auxquelles la Providence semblait l'appeler, aient désiré lui voir prendre le chemin du noviciat, une fois ses études terminéees. Le vénéré P. Cochet, de sainte mémoire, aimait à rapporter cette remarque que l'un des directeurs du Collège St-Martin faisait au sujet du P. Lebastard: "Quelle bonne recrue! si nous pouvions le diriger vers le noviciat."

Ce désir, tout à l'honneur de celui qui en était l'objet, devait se réaliser. Après de brillantes études que le succès avait maintes fois couronnées, et qui l'avaient placé, d'emblée, à la tête de sa

classe, Prosper Lebastard répondant à l'appel de Dieu, sollicitait son admission dans la Congrégation de Jésus et Marie. Ce que nous avons pu apprendre sur ses lèvres, au sujet de cette importante démarche, qui orientait définitivement sa vie, nous permet de croire que sa vocation n'avait été fixée qu'à la suite de longues réflexions et de ferventes prières. Elle n'eut rien de cette soudaineté, ni de ce manque de préparation qui caractérisent trop souvent tant de vocations de nos jours : la transition lui fut, on ne peut plus facile, du Collège, où, jeune homme il avait grandi sous le regard de Dieu, au noviciat où il allait s'épanouir sous l'action de la grâce, et se préparer plus immédiatement à sa vocation religieuse et sacerdotale. Il disait adieu au monde, et renonçait au clergé séculier, faisant choix tout spécialement de la Congrégation de Jésus et Marie, qui n'était alors chargée d'aucune œuvre à l'étranger, avec le double désir—comme il nous l'a si souvent répété—de se soustraire à tout souci d'administration et d'éviter d'avoir, un jour ou l'autre, à s'expatrier.

Nous verrons bientôt comment Dieu ne tarda guère à déjouer tous ses calculs, en lui demandant successivement le sacrifice de son attachement au pays natal, auquel il substitua presque, dans son cœur, la patrie d'adoption, que lui donna la Providence ; le sacrifice aussi de ses goûts personnels qu'il dût renoncer à suivre, pour se jeter, sans répit, dans les tracas inhérents aux charges administratives des plus lourdes.

*
* *

Le R. P. Lebastard frappait à la porte du noviciat de Kerlois, le 20 septembre 1885.

Son excellente réputation l'y avait précédé. Il avait, en plus, l'avantage d'être fort avantageusement connu de son maître des

novices, le P. Cochet, qui, dès ce moment là, le tenait en très haute estime, pour l'avoir déjà vu à l'œuvre au collège St-Martin. Les plus affectueuses et les plus cordiales relations s'établirent entre ces deux cœurs si bien faits pour se comprendre et s'aimer, et ce sera entre les bras du P. Lebastard, que le P. Cochet rendra le dernier soupir, sur la terre lointaine d'Amérique, où la Providence les fera se retrouver.

Je n'ai recueilli aucun détail bien saillant sur cette première année que le P. Lebastard passa au noviciat. Elle dut être, pour lui, ce qu'elle est d'ordinaire, pour tout jeune homme sérieux, désireux de se donner complètement à Dieu; une année de piété intense et de luttes généreuses contre la nature qu'il s'agit de dompter et de soumettre à toutes les saintes exigences de la perfection religieuse et sacerdotale.

Cette première année de noviciat terminée, le jeune novice fut envoyé au Collège St-Martin, en qualité de professeur d'anglais. La confiance qu'avaient déjà en lui ses supérieurs, le soumettait ainsi à une rude épreuve, devant laquelle de moins bien trempés eussent faibli: il s'agissait, en effet, pour lui d'affronter l'espièglerie, la malice même peut-être, en tout cas, assurément, l'indiscipline d'un petit groupe d'écoliers qui pouvaient se prévaloir, sur lui, de leur titre d'anciens condisciples, et sur lesquels il n'avait apparemment encore d'autre supériorité que celle de la soutane qu'il venait de revêtir quelques mois auparavant. On raconte même qu'un de ses anciens camarades, devenu par la force des choses, son élève, apprenant sa nomination était venu s'en féliciter auprès de lui: "Chouette! Lebastard, on va avoir du plaisir avec toi..." A quoi le nouveau professeur aurait tout simplement répondu d'un de ces mots sans appel, qui rétablissent toutes les distances et remettent chacun à sa place: "Vous verrez."

De fait, l'on vit, et on ne tarda pas à constater que l'on avait compté sans la fermeté et l'intransigeante ténacité du jeune et

déjà méritant professeur. Sans doute, à ne prendre les choses que du point de vue de la stricte compétence professionnelle, il eût été possible de trouver plus d'une faiblesse dans son enseignement : ceux qui l'ont, depuis, entendu se dépêtrer dans une conversation anglaise n'y contrediront pas. Mais ce qui est incontestable, c'est que, durant toute cette année-là, les élèves de sa classe durent travailler d'arrache-pied. Et à certain de ses confrères qui se plaignait de ne pouvoir obtenir ni leçon ni devoir, les jours de classe d'anglais, le P. Lebastard se contentait de répondre : " Faites comme moi : exigez. " D'un mot, il indiquait le secret de ses succès : il savait exiger et exiger beaucoup. Ce secret, il le garda pendant toute sa longue et féconde carrière d'éducateur. Voici, du reste, le témoignage qu'un de ses anciens élèves de cette époque-là, a rendu de ses premiers succès dans l'enseignement. " J'étais alors en 3ème avec le R. P. Datin, qui nous suivait, depuis la 5ème. Le P. Lebastard devint notre professeur d'anglais. Je pense qu'il nous arrivait avec le peu d'anglais qu'il avait appris au Collège : mais aussitôt, il s'imposa à nous, par son autorité et sa méthode. Il travaillait pour nous, et de notre côté, il fallait, bon gré mal gré, faire de l'anglais. Cette année fut donc, pour nous, excellente au point de vue de l'étude de cette langue. Les deux années qui suivirent, ce fut M. L. B... un laïque qui fut notre professeur. Il était très fort, mais comme il n'avait aucune discipline, travaillait qui voulait ; et je vous assure qu'au point de vue pratique, notre jeune professeur d'anglais de 3ème, nous avait appris beaucoup plus d'anglais que le cher M. B... qui revenait pourtant d'Amérique. "

***

A la fin de cette année scolaire si bien remplie, et où déjà, il avait fait sa marque, le Père Lebastard reprit d'abord le chemin

du Noviciat ; puis, un an après, il faisait son entrée au scolasticat de la Roche du Theil.

Sur cette nouvelle période de sa vie, nos souvenirs sont plus précis et plus nombreux. Le Père ne tarissait pas, quand, au hasard d'une conversation, on faisait mémoire de la Roche du Theil.

Disons immédiatement l'affectueuse et reconnaissante vénération qu'il conserva, toute sa vie, pour le R. P. Coyer, ce maître incontesté de tant de générations d'Eudistes.

C'est, du reste, là un de ses traits caractéristiques : le Père Lebastard avait le culte de ses anciens supérieurs. Nous venons de rappeler les liens de respectueuse amitié qui l'unissaient au Père Cochet ; nous aurions dû également noter la profonde impression qu'avait faite sur lui son supérieur de St-Martin, le Père Gahier, dont il aimait à évoquer l'austère figure. Mais nulle influence ne s'est autant exercée sur lui, que celle du Père Coyer. C'était, à ses yeux, l'autorité suprême ; celle qu'on ne discute pas. En toute question : qu'il se fût agi de morale, d'ascétisme, d'un point de constitution, d'une interprétation de nos traditions, l'opinion du Père Coyer était souveraine et prévalait sur toutes les autres.

On imagine cependant aisément le léger malaise qu'eut à surmonter le nouveau Théologien, en franchissant, pour la première fois le seuil de la Roche. La froideur apparente de celui qu'il y rencontrait comme supérieur est restée légendaire. Avec lui, les effusions et les épanchements de l'arrivée ne se prolongeaient guère outre mesure. Il vous avait une manière de vous dire : " Mon bon ami... oui, je crois que votre chambre c'est tel numéro " qu'on en éprouvait une sorte de soulagement à gagner au plus tôt le logis qui vous était ainsi désigné.

Cependant l'intimité la plus complète ne tarda pas à s'établir entre le P. Coyer et le nouvel arrivant. S'il faut en croire certains

faits que le P. Lebastard rapportait volontiers, on sembla même croire, autour de lui, qu'il avait réussi à prendre sur son supérieur, une influence dont certains finirent par prendre ombrage.

A la Roche, le P. Lebastard retrouva une de ses connaissances d'autrefois, le R. P. Savary qui y occupait la chaire d'Ecriture sainte. Il aimait à rappeler les interminables discussions sur les dynasties assyriennes, dans lesquelles celui-ci obligeait ses élèves à s'enfoncer, à sa suite, avec une intrépidité que rien ne pouvait lasser.

Cependant notre fervent et studieux scolastique ne perdait pas de vue le double but qu'il avait à atteindre: l'acquisition des sciences ecclésiastiques et sa formation eudistique et sacerdotale. Il s'y appliqua tout entier, et ce avec le plus grand succès.

Nous dirons bientôt les vertus éminemment sacerdotales qui le distinguèrent toujours. Qu'on nous permette de faire remarquer ici tout ce qu'avait de profond et de solide sa formation intellectuelle. Les circonstances devaient sans tarder lui faire perdre contact avec les livres: il est difficile, en effet, quand on passe sa journée à grimper sur les échafaudages, à surveiller des bâtisses en construction; à s'occuper de détails d'ordre purement matériel: il est difficile, dis-je, de garder avec la spéculation, ou avec les idéees un commerce un peu assidu. Le P. Lebastard a souffert de toutes les servitudes écrasantes auxquelles il dut s'astreindre. Il ne retrouva presque jamais, une fois lancé dans les œuvres, l'opportunité de se familiariser avec les nombreux courants de pensée qui se sont fait sentir au cours des vingt-cinq ou trente dernières années. Il en deviendra même d'un dédain, frisant parfois l'injustice, à l'égard de la science livresque, à laquelle il préférait la science pratique des personnes et des choses, en quoi lui-même excellait. C'était oublier que les deux peuvent marcher de pair et ne sont pas nécessairement opposées l'une à l'autre. Sa belle et forte intelligence a souffert de ce travers, d'au-

tant plus excusable, qu'il n'avait rien de conscient ni de volontaire, et qu'il était le fait des situations dans lesquelles il était appelé à vivre et à agir. Même en dépit de ces lacunes trop réelles et que, seule, son incontestable supériorité réussissait à dissimuler, il en imposait à tous ceux qui l'approchaient, par la vigueur de son raisonnement, la justesse de son esprit, la facilité étonnante avec laquelle il savait faire sortir d'un principe ou d'un simple fait toutes les conséquences qui s'y trouvaient en germe.

C'est dire que, durant ses années d'étude, il s'était muni d'un substantiel viatique intellectuel, qui le suivra à travers toute sa vie. Et c'est à cet égard que l'influence du Père Coyer fut sur lui, profonde et décisive.

Mais rejoignons notre séminariste dans la pieuse solitude où il se prépare à l'avenir. Chaque année est pour lui comme une nouvelle étape qui le rapproche du saint autel. Le 8 juin 1889 il était incorporé : la donation qu'il fit alors de soi à Jésus et à Marie fut complète. Il devait rester toujours fidèle aux saints engagements qui, à partir de ce jour-là, le liaient à leur service dans leur congrégation.

Il renouvela ses engagements, en les rendant irrévocables, au mois de juin 1890, par la consécration plus complète encore du sous-diaconat. Le 24 mai 1891, au lendemain de son ordination sacerdotale, il montait pour la première fois au saint autel dans la chapelle du Collège St-Martin. Sa première messe y coïncida fort heureusement avec la cérémonie des premières communions : il convenait que le premier ministère de cet incomparable éducateur fut auprès des tout petits, sur les lèvres desquels il déposa, d'une main tremblante avec l'émotion et la piété que l'on devine, le Jésus de leur première communion.

Certains rapprochements sont trop beaux, pour ne pas être manifestement providentiels.

Le Père Lebastard était désormais prêtre et eudiste. Il le fut

toute sa vie dans toutes ses préoccupations et dans toute son activité. On pourra discuter telle ou telle de ses attitudes; ne pas partager toutes ses manières de voir: mais ce qui restera au-dessus de toute atteinte, c'est le soin jaloux avec lequel il ne cessa de conserver l'esprit éminement sacerdotal qui faisait l'admiration et lui conciliait le respect de tous ceux qui l'approchaient: c'est son amour pour la Congrégation et son dévouement sans mesure à tous ses intérêts.

Erat enim sacerdos: en vérité c'était un prêtre!

*
* *

A la rentrée de septembre de cette même année 1891, ses supérieurs l'envoyaient au Collège de Valognes prendre charge de l'étude des grands.

Les nouvelles fonctions qui lui étaient confiées, fort délicates en tout temps, l'étaient encore plus, en raison des circonstances difficiles dans lesquelles il allait avoir à les exercer.

Il arrivait à Valognes au milieu d'une de ces crises, par lesquelles passent, un jour ou l'autre, toutes les maisons d'éducation. A la suite de circonstances malheureuses, un courant de mauvais esprit ou tout au moins, un léger malaise régnait dans la maison.

Le nouveau surveillant, au lieu d'essayer d'emporter la situation de haute lutte, préféra user d'habileté et de temporisation. Il commença par étudier son petit monde: tous en général et chacun en particulier. Sa surveillance fut, au début, très étroite et très active, sans devenir cependant ni méticuleuse, ni tracassière. Au bout de quelques semaines, par la confiance qu'il savait témoigner, et le souci qu'il montrait de prévenir les fautes plutôt que de les punir, il avait réussi à s'imposer complètement à sa division.

Dès ce moment là, il avait recours aux moyens dont nous lui verrons bientôt faire usage, quand il aura à diriger, non plus seulement une division, mais tout un collège; moyens qui lui réussissaient toujours. Autant que possible—et c'était ce qui faisait sa force sur eux—il prenait les jeunes gens par le côté surnaturel, faisant surtout appel à leurs convictions religieuses. Une fois sur ce terrain, il était irrésistible: le beau moyen en effet, de se dérober à ce prêtre qui vous tient par le bras, vous serre sur son cœur et vous montre le crucifix. Il n'y avait plus qu'à plier et à se soumettre.

Psychologue comme il l'était, le Père Lebastard ne pouvait manquer d'attacher une importance exceptionnelle à la question des jeux. Le jeu est l'une des maîtresses pièces d'une maison d'éducation, il en était convaincu. Aussi garda-t-on longtemps, à Valognes, le souvenir des terribles parties de *Shoules* dont il était le boute-en-train et auxquelles il savait communiquer l'entrain dont son âme enthousiaste et ardente débordait. Un jour même une des parties fut si chaudement disputée que les présidents respectifs des deux camps opposés faillirent en venir aux prises. Pour calmer les esprits et ramener la paix, leur surveillant, fidèle toujours à sa méthode, les envoya tous deux passer une heure devant le Saint Sacrement; après quoi, la réconciliation fut scellée sans la moindre difficulté.

L'emprise qu'il avait conquise sur sa division, était telle, que, sans se relâcher en rien de sa première rigueur, il pouvait se permettre en surveillance, de ces petits tours qui, loin d'ébranler le prestige d'un maître, servent à en prouver la solidité. C'est ainsi qu'un après-midi d'été, certain dormeur, emporté par Morphée dans la région des rêves d'or, fut subitement ramené à la réalité, par une pipe de papier que son surveillant lui avait subrepticement introduite dans la bouche... On devine l'accès d'hilarité qui secoua, à cette vue, la salle d'étude tout entière. Un instant après, le silence y avait retrouvé tous ses droits.

Les premiers essais du Père Lebastard avaient donc été des plus heureux. Il pouvait désormais jouir à son aise, semblait-il, de la paix et de la tranquillité que sa prudence, son savoir faire et son esprit surnaturel lui avaient ménagés. Mais déjà ses supérieurs avaient les yeux sur lui. A son retour du Canada, le T. H. P. Le Doré l'avait discrètement pressenti en lui faisant entrevoir la possibilité d'une obédience pour ce pays. Les vues du T. H. Père ne tardèrent pas à se préciser; et, un jour, à leur grande stupéfaction, les élèves aperçurent leur surveillant une grammaire anglaise à la main.

C'était le signe avant-coureur du départ. L'ordre définitif lui en fut bientôt transmis; et le 28 août 1893, il disait adieu à sa famille, et venait rejoindre à Rennes celui qui, après avoir été son compagnon de route, allait être bientôt, en terre canadienne, son compagnon de travail et d'épreuves, en même temps qu'un ami sur la fidélité et le dévouement duquel il put toujours largement compter: le R. P. Jh. Mérel.

Une existence nouvelle s'ouvrait ainsi devant le R. P. Lebastard: bien des croix et des souffrances l'y attendaient; mais aussi quelle belle moisson d'âmes, d'âmes de jeunes gens surtout, allait lever dans le sillon douloureux qu'il devait creuser bien profond, à la sueur de son front, pour le féconder ensuite de son zèle ardent et de son inlassable dévouement. " Allez, lui avait dit le P. Général: vous ferez là-bas, beaucoup de bien; grâce à vous bien des âmes pourront, un jour, monter au saint autel."

Et il était parti avec cette noble et sainte ambition qui fut celle de toute sa vie sacerdotale.

*
* *

Sa première impression, en mettant pied à terre sur le sol de la Baie Ste-Marie, fut, il faut bien l'avouer, plutôt pénible: des-

cendre du train au milieu des bois, faire trois milles presque dans la savane, par un chemin défoncé: voilà qui était, certes, de nature à refroidir l'enthousiasme des plus intrépides Ce ne fut là, du reste, qu'une impression passagère que ne tardèrent à faire disparaître et la cordialité de la réception que lui réservaient le Père Blanche et les confrères de Church Point et l'entrain joyeux avec lequel, il essaya de se faire à sa nouvelle patrie. Et l'on sait comme il y réussit.

Dès le lendemain de son arrivée au Collège Ste-Anne, il entrait en fonction. Le Père Blanche, son supérieur, lui confia simultanément la classe de Philosophie et la direction de la Congrégation de la Ste-Vierge. Les noms de ses premiers élèves valent d'être rappelés ici: ce sont en effet, ceux de Nos Seigneurs LeBlanc, actuellement évêque de St-Jean, Chiasson, évêque de Chatham, des PP. Mérel et Désiré Comeau. On trouvera rarement, reconnaissons-le, classe plus distinguée et destinée à jeter autant d'éclat.

La Providence lui avait ménagé la consolation de retrouver à Church Point, son ancien et toujours très aimé maître des Novices, le Père Cochet. On prétend, et non sans raison, que le Père Cochet aurait été pour quelque chose dans l'envoi du Père Lebastard au Canada. C'est lui qui aurait, paraît-il, attiré sur celui-ci l'attention du Père Général, alors en quête d'hommes pour consolider ses fondations naissantes en terre Acadienne.

Quoi qu'il en soit, cette rencontre fut souverainement bienfaisante à l'un et à l'autre. Le Collège Ste-Anne se trouvait à ce moment-là en pleins temps héroïques. On s'y débattait aussi joyeusement que possible contre la pauvreté et le dénûment, compagnons inséparables de toutes nos fondations. Il fallait donc s'armer de toute sa volonté et de toute sa confiance en Dieu, pour ne pas se laisser emporter par le découragement. Aussi ce fut pour nos deux amis un vrai bonheur que de pouvoir s'appuyer l'un sur

l'autre, se soutenir de leur commune affection. Ils allaient en sentir d'autant plus le bienfait qu'une première épreuve vint, vers cette époque, secouer leur œuvre si fragile encore : un désastreux incendie qui préludait sinistrement à tous ceux par lesquels le Père Lebastard allait avoir à passer, réduisit en cendres le presbytère.

Quelques mois plus tard, le Père Cochet tombait gravement malade ; ce ne devait être qu'une alerte vivement ressentie toutefois par son entourage.

En 1895, le Père Cochet et le Père Lebastard prenaient, en compagnie du R. P. Lecourtois, le chemin d'Halifax, où venait de s'ouvrir le Grand Séminaire, que sa Grandeur Mgr O'Brien témoin ému et reconnaissant du dévouement déployé par nos Pères à Church Point avait confié à notre Congrégation. Hélas ! l'année scolaire n'était pas encore écoulée qu'un deuil, en apparence irréparable, ébranla jusque dans ses fondements, le Séminaire en formation. Ce fut pour la petite Communauté un bien rude coup. Nul peut-être, n'en fut plus atteint que le Père Lebastard. Il avait eu la douloureuse consolation d'assister son ancien maître des novices à ses derniers moments. Cette mort le privait de la forte affection qui l'avait soutenu juesque là, et dont la disparition creusait dans son cœur un vide qui ne serait jamais comblé.

Je ne mentionnerai, que tout à fait en passant, le voyage que, dans le courant de l'été de cette même année 1895, il fit en France, où la confiance de ses confrères l'avait envoyé représenter et défendre leurs intérêts à l'assemblée générale de la Congrégation.

L'année suivante, ce fut au tour du Père Lebastard de tomber malade. Qu'eût-il au juste ? Le fait est qu'il se crut gravement atteint de la poitrine et qu'il pensa même, un moment, ne pas voir la chute des feuilles. Heureusement que le retour de la belle saison eut raison de la toux opiniâtre qui l'avait tant affecté. Ses

noirs pressentiments qu'il avait trop écoutés disparurent sous l'action des gais rayons du soleil du printemps; et prêtant docilement l'oreille à l'invitation de revivre qu'autour de lui, la nature faisait joyeusement entendre à tous les êtres, notre malade finit par se laisser gagner de nouveau à la douceur de vivre, et par reprendre santé et vigueur.

A la rentrée de septembre, nous le retrouvons au Collège Ste-Anne, définitivement rétabli. Le Père Blanche lui confia la lourde charge qui convenait si bien à ses aptitudes, de préfet de discipline. Il y était dans son élément, et on ne tarda pas à se ressentir de l'énergie et de la fermeté avec lesquelles il s'acquittait de ses fonctions. La maison marchait à merveille: bon esprit, travail, discipline y étaient irréprochables. C'était le calme qui présageait la tempête. En effet, durant la nuit du 15 au 16 janvier, le Père Lebastard était subitement éveillé par un léger crépitement qui lui sembla suspect. La terrible réalité ne tarda pas à se révéler à lui, dans toute son horreur: cette fois, c'était le Collège qui était en feu. Sans perdre son sang froid, il se hâte d'aller prévenir le Père Blanche, puis le Père Chiasson; de chez ce dernier, il va, avec le plus grand calme, donner aux pères chargés des dortoirs, l'ordre de faire lever les élèves. Du dortoir, le Père Préfet, à qui rien n'échappe, court à la chapelle pour mettre à l'abri les saintes espèces. La fumée qui déjà s'était répandue à travers les corridors, faillit lui faire perdre son chemin. Une fois son précieux dépôt en sûreté, il songea à sauver les quelques effets personnels qui se trouvaient dans sa chambre. Il était grand temps : une heure après, le Collège Ste-Anne n'était plus qu'un immense brasier dont la lueur rouge projetait au loin, dans la nuit noire, ses reflets lugubres.

Sur ces entrefaites, le temps du supériorat du Père Blanche arriva à sa fin. Tous avaient les yeux sur l'homme énergique qui, dans les circonstances critiques que l'on venait de traverser, avait

fait preuve d'un esprit d'initiative si précieux, d'une maîtrise de soi si complète, d'un courage indomptable. *Ecce vir...iste dominabitur;* murmurait-on autour de lui, comme autrefois autour de Saul. C'est dans les heures de crises que les fortes personnalités se font connaître; d'instinct on se tourne vers elles. De fait, si nous ne nous trompons pas, le Père Lebastard fut vers cette époque, au cours de la visite du R. Père Regnault, nommé " in petto ", supérieur du Collège Ste-Anne, en remplacement du Père Blanche.

Mais d'autres besoins non moins impérieux venaient de se faire sentir ailleurs. Caraquet réclamait le Père Lebastard. La Providence l'y voulait et le destinait à associer indissolublement son nom à celui du Collège du Sacré-Cœur. C'est dans cette maison qui lui coûtera si cher, et qu'il ne cessera jamais de porter dans son cœur, qu'il sera complètement lui-même, et donnera sa pleine mesure: d'abord en l'organisant une première fois à Caraquet; ensuite dans les douloureux essais qu'il fera pour la restaurer à Bathurst quand, emportée par ne rude tempête, elle aura disparu de Caraquet.

Caraquet et Bathurst: ces deux noms, à eux seuls, évoquent toute l'histoire du Père Lebastard au Canada. Aussi avons-nous cru pouvoir les placer à tour de rôle, en tête des deux chapitres qui suivent.



Le Collège du Sacré Cœur, Caraquet, N. B.

CHAPITRE DEUXIEME

Caraquet : Le Supérieur du Collège du Sacré-Coeur

1899-1909

Des ruines que les bourrasques du vent d'hiver rendent chaque jour plus lamentables, un immense Calvaire qui étend ses grands bras à l'horizon, quelques tombes modestes où reposent en paix ceux qui, dans la fleur de l'âge, sont morts au service de l'Eglise, de l'Acadie et de la jeunesse: voilà tout ce qui, matériellement parlant, reste de l'œuvre à laquelle nous allons voir le P. Lebastard se donner corps et âme; voilà tout ce qui reste du splendide collège du Sacré-Cœur de Caraquet. Sa superbe robe de pierre a été déchirée par d'impitoyables flammes; le bijou d'architecture, cette ravissante chapelle, que, dans le cours de son histoire, il avait ajouté à sa parure, a complètement disparu, dans l'ardent brasier qui a tout englouti.

Oublions, pour un instant, cette tragique vision qui devait hanter, jusqu'à la fin de sa vie, le co-fondateur de cet infortuné collège. Avant de n'offrir plus que le triste spectacle d'un monceau de ruines, le petit coin plein de poésie de la Baie des Chaleurs, où il était allé s'asseoir fièrement, connut quelques années de vie intense, d'activité débordante.

C'est précisément le moment où il nous faut aller rejoindre le P. Lebastard.

Nous n'avons évidemment pas à retracer l'histoire elle-même du Collège du Sacré-Cœur: nous nous contenterons de lui em-

prunter le cadre où, sous nos yeux, le regretté P. Lebastard déploiera, pendant les neuf plus fécondes années de sa vie, ses admirables qualités d'organisateur et d'éducateur. Et afin de mettre un peu d'ordre dans ce vaste sujet, nous décrirons successivement l'œuvre matérielle accomplie par lui à Caraquet, son œuvre aussi —et c'est assurément la plus importante—comme supérieur du Collège du Sacré-Cœur.

*
* *

Personne n'ignore la part prépondérante prise par le vénéré Mgr Allard, à la fondation de ce Collège. A lui revient l'honneur d'avoir conçu le projet de doter d'une maison d'éducation la partie française du Nouveau-Brunswick; à lui aussi doit être attribué le mérite d'avoir donné à ce projet le commencement de réalisation que l'on sait. Son dévouement, sa bourse, son cœur restèrent toujours acquis à l'œuvre qui lui devait de voir le jour.

Je n'ai pas à redire ici comment les PP. Eudistes furent amenés à prendre la direction de celle-ci; comment aussi le 11 novembre 1898 l'excellent P. Morin, l'homme de toutes les besognes ingrates, venait à Caraquet préparer les voies à l'organisation du Collège projeté.

Celui-ci ouvrait en réalité ses portes le 9 janvier 1899. Ses débuts, comme on doit s'y attendre, furent des plus humbles: les PP. Haquin et Travert, auxquels s'était adjoint un auxiliaire de bonne volonté, M. Alphonse Sormany, en formaient le personnel enseignant; dix-huit ou dix-neuf élèves, tous externes, à l'exception d'un, le personnel...enseigné. On atteignit ainsi cahin caha, la sortie de juillet. Ces quelques mois d'essai avaient pleinement répondu aux vœux du fondateur qui profita de cette première et modeste distribution de prix, pour proclamer publiquement, devant Sa Grandeur Mgr Rogers, toute sa satisfaction.

La rentrée suivante avait été fixée au 21 septembre. Le P. Lebastard vint, dans l'intervalle, prendre la direction de la maison. Sous la conduite du jeune supérieur auquel aucun détail pratique n'échappait, l'aménagement du Collège se poursuivit activement. Une quête fut organisée à travers le pays et la charité fit des merveilles : chacun y mit largement du sien, et bientôt essuie-mains, draps, couvertures, vaisselle affluèrent.

De leur côté, les Pères faisaient leur part de besogne, avec un entrain plein de bonne volonté : le P. Lebastard, lui, était partout, voyait à tout : d'un ordre bref, il assignait à chaque chose sa place, distribuait à chacun son ouvrage ; le P. Haquin et le P. Héry qui venait d'arriver, montèrent le four à pain ; puis, avec l'aide du ferblantier du village, ils procédèrent à l'installation du fourneau de la cuisine. On n'entendit plus pour quelque temps, dans la maison, que le grincement de la scie, le bruit des marteaux, le va et vient des laveuses : Ce fut tant et si bien que, au jour dit, le Collège du Sacré-Cœur, tout reluisant de propreté et flambant neuf, pouvait rouvrir ses portes pour la première rentrée régulière.

Au bout de deux ans, les quatre murs de la construction primitive, élevés par Mgr Allard, commençaient à paraître bien étroits. Le nombre des élèves augmentait constamment ; de nouvelles clssses réclamant de nouveaux locaux, s'ajoutaient régulièrement chaque année, à celles qui existaient déjà ; aussi la nécessité de bâtir finit-elle par s'imposer impérieusement. Il fut donc décidé, en 1901, qu'on ajouterait une aile à l'ancien corps de logis. Les travaux préparatoires commencèrent aussitôt : le P. Morin, pour sa part, revenu depuis peu, comme vicaire de Mgr Allard, reprit bravement, comme il l'avait déjà fait une première fois, trois ans auparavant, la sébile et le bâton du quêteur, et se mit à parcourir la paroisse dans tous les sens : tous les cœurs et toutes les bourses s'ouvrirent devant lui. Quant au P. Lebastard, c'est vers cette époque que commença à poindre sa vocation de bâtisseur.

Il faut l'avoir vu, à sa table de travail, le crayon, l'équerre et le compas à la main, multipliant les ébauches, corrigeant, retouchant sans cesse les plans péniblement élaborés par lui, dans ses veillées qui se prolongeaient indéfiniment, pour se faire quelqu'idée de ce que ses différentes constructions lui ont coûté de peines et d'efforts. Ces bienheureux plans l'absorbaient entièrement ; ils le suivaient partout : c'est ainsi qu'on le surprenait, au réfectoire, en plein repas, à tracer sur la table des lignes imaginaires, poursuivant la solution des mille problèmes, auxquels, dans les débuts surtout, il se heurtait.

Ce fut bien autre chose encore quand commencèrent les travaux. Les fondations de la nouvelle aile furent jetées à l'automne de 1901. Comme bien l'on pense, elle ne sortit pas de terre, comme par enchantement ; ni non plus, les anges ne vinrent, ainsi qu'on le lit dans la vie merveilleuse de quelques saints, lui prêter extérieurement leur concours tout-puissant. Le P. Lebastard en fut l'âme : il était alors dans la force de l'âge, en pleine possession de toutes ses facultés physiques et intellectuelles. Certain accident, survenu dans la suite, et dont il aimait à plaisanter, sans arriver jamais à en donner la version prétendue authentique... ne l'avaient pas encore privé de l'agilité de ses jambes. Aussi, il semblait que ce fût pour lui un jeu d'escalader les échafaudages, à la suite de ses hommes, pour stimuler le courage des moins ardents ; corriger une erreur d'exécution ; modifier un détail ; voir à ce que tout se passât comme il l'avait réglé. Une fois l'extérieur de cette première aile achevé, il se mit avec autant de soin à en parfaire l'intérieur : bien entendu que, là encore, tout lui passa par la main ; on se fût bien gardé, du reste, de planter un clou sans son aveu. Toute la menuiserie, la charpenterie, jusqu'à l'ameublement même, furent exécutés d'après ses plans. Je n'en finirais pas de relever tout ce à quoi il mit la main. Caraquet fut son œuvre dans toute la force du mot.

Une fois en si beau chemin, il lui était difficile de s'arrêter: désormais donc, il bâtira. De nouveaux besoins à satisfaire lui en fournirent l'occasion sans tarder. Dès 1905, il prépara le terrain pour l'agrandissement dont il rêvait, et qui allait mettre le couronnement à tout ce qui avait été fait jusqu'alors; et l'année suivante, 20 octobre 1907, était solennellement bénite la pierre angulaire de la seconde aile, dont la construction devait aller grandissante, tout doucement, pendant les années suivantes.

Il ne devait pas avoir la satisfaction d'y mettre la dernière main. Il achevait, en effet, la ravissante chapelle que sa foi et son esprit sacerdotal, aidés du dévouement et du savoir-faire du R. P. Courtois, lui avaient inspirée, quand il atteignit le terme constitutionnel de son supériorat.

Je viens de résumer, en quelques pages, dix années d'une vie prodigieusement occupée, au cours desquelles, le Collège du Sacré-Cœur a grandi, progressé, s'est développé d'une manière merveilleuse.

Il me faudrait maintenant pour être complet, et apprécier, en toute justice, l'œuvre accomplie dans ce laps de temps par le P. Lebastard, entrer dans le détail de ces deux années; le montrer aux prises avec des difficultés qu'ils ne surmontait que par des miracles de ténacité, se débattant contre le manque presque complet de ressources, s'improvisant, suivant les besoins du moment, tailleur de pierre, ingénieur, maçon, architecte, scieur de bois, s'imposant à tout et à tous; conduisant tout d'une volonté toujours maîtresse d'elle-même, ne comptant que sur elle-même, et inflexiblement déterminée à arriver à ses fins.

Il y aurait certainement dans cette analyse psychologique, matière à intéressantes réflexions, à édifiantes constatations; surtout on pourrait en tirer une réconfortante leçon d'énergie, un bel exemple de dévouement sans mesure et de sacrifice complet de soi-même, de son temps, de ses aises, au service des grandes et saintes causes qui peuvent nous être confiées.

J'aurai tout dit, quand, pour présenter d'une façon saisissante, l'œuvre matérielle du P. Lebastard à Caraquet, j'aurai rapproché deux chiffres qui ont, tous deux, leur éloquence : les 20,000 dollars auxquels on évaluait approximativement la valeur totale de la donation de Mgr Allard, et les $225,000 qui représentaient la valeur du Collège au moment de sa disparition. Entre ces deux chiffres, la marge est immense : elle indique l'effort prodigieux fait par le R. P. Lebastard, et une partie de la dette de reconnaissance que le pays a contractée envers lui.

*
* *

Il est un autre aspect de sa vie à Caraquet, sur lequel il nous faut maintenant nous arrêter.

Un supérieur de collège se doit avant tout à sa maison. Et sa maison, elle est formée de tous ceux sur lesquels s'exerce son autorité : ses inférieurs, qui sont, en même temps, ses collaborateurs dans l'œuvre commune ; les jeunes gens confiés à sa sollicitude paternelle.

Etudions donc le P. Lebastard dans ses rapports comme supérieur avec les uns et les autres ; nous dirons ensuite ce que furent ceux qu'il eut à entretenir avec l'extérieur.

Le P. Lebastard faisait un jour les honneurs de sa maison de Bathurst à son Excellece Mgr le Délégué, que pour la circonstance, sa Grandeur Mgr Barry accompagnait. Passant près d'un confrère qui avait la direction immédiate des travaux alors en cours, le Père présenta aimablement celui-ci aux deux visiteurs, en déclinant ses titres : " Excellence, je vous présente le Père un tel, directeur des travaux ". A quoi Mgr Barry répliqua, non sans une pointe de fine ironie, en désignant le P. Lebastard : " Your Excellency : here is the boss ".

Eh ! oui ! le P. Lebastard était supérieur dans l'âme. Il y a de

ces hommes qui paraissent nés pour commander; et lui en était. L'exercice de l'autorité lui allait à merveille. Il avait tout ce qui rehausse celle-ci et lui permet de s'imposer: une parfaite distinctoin de manières, une dignité de vie au-dessus de tout éloge; un ensemble de vertus sacerdotales qui lui conciliait l'estime de tous; surtout une irrésistible volonté dans laquelle on se demandait ce qu'il fallait le plus admirer, de sa souplesse ou de sa ténacité.

Le P. Lebastard était vraiment le maître dans sa maison, et un maître absolu. Ce qui ne veut nullement dire qu'on eût à lui reprocher quoi que ce soit de cassant ou de dur dans le commandement. Nul au contraire ne savait autant tempérer un ordre, si pénible fût-il, par un tour de phrase délicat, une de ces précautions oratoires qui désarment et donnent ensuite toute latitude à l'autorité pour s'exercer. Il avait le don de s'insinuer.

Chose remarquable: Chez lui, un fond de timidité très grande s'alliait à cette irréductible volonté que tous lui ont connue; il était rare qu'il osât directement faire une observation alors même qu'il s'y serait cru obligé. D'ordinaire, en pareil cas, il se contentait d'appeler celui auprès de qui il croyait devoir intervenir; une conversation des plus agréables s'engageait, et au bout de quelques minutes, il vous renvoyait avec un de ces bons sourires dont il avait le secret, et un cordial “ Merci mon Père ” qui vous laissait sous l'impression que vous veniez de lui rendre quelque petit service, alors que, au fond, il avait tout simplement voulu vous rappeler à l'ordre.

Il avait, à un très haut degré, l'estime du silence et il en exigeait l'observation avec une exactitude minutieuse en dehors des temps et des lieux de récréation. Le silence était, pour lui, la condition *sine qua non* de la vie intérieure. Il n'y a là évidemment rien de bien nouveau: tous les auteurs spirituels sont d'accord là dessus. Mais l'importance qu'il y attachait et le soin avec lequel il veillait à son maintien, indiquent le prix que, par ailleurs, la

vie intérieure elle-même avait à ses yeux. Son recueillement était habituel et la pratique des oraisons jaculatoires, qui lui était familière et qu'il recommandait vivement aux autres, témoigne de l'intensité de sa constante union avec Dieu.

Nous pourrions, sur ce dernier point, dont l'importance n'échappe à personne, multiplier les témoignages. C'est dans cette haute estime en laquelle il tenait la vie intérieure, qu'il faut aller chercher la raison du souci incessant qu'il avait de la perfection spirituelle de ses subordonnés. On ne sortait jamais de sa chambre sans avoir reçu de lui quelque conseil édifiant, quelque pieux encouragement. Dans l'exercice des devoirs de sa charge, il poursuivait impitoyablement tout relâchement de la discipline religieuse, toute infiltration du naturalisme.

D'une manière générale, ses relations avec ses inférieurs étaient empreintes d'une cordiale simplicité. Il était avec eux comme un père de famille au milieu de ses enfants. Avouons que, parfois, passant du rôle de père à celui de grand-papa, il oubliait peut-être trop facilement que la supériorité que lui donnaient son âge, sa position et son expérience, n'enlevait pas pour cela, aux autres, le droit d'avoir leur façon de penser. C'était assurément, à ses yeux, un défaut d'être jeune. Et le malheur c'est qu'on le restait longtemps. Quelqu'un lui disait un jour très finement : " Mon Père, on dirait vraiment que depuis vingt-cinq ans que nous sommes ensemble, vous êtes le seul à avoir vieilli et acquis de l'expérience. " Ce léger travers ne tirait pas à conséquence. Pourvu qu'on respectât son autorité, ce dont il fut toujours jaloux, et qu'on ne se laissât pas aller avec lui à cette familiarité de mauvais aloi qui supprime toute distance entre inférieur et supérieur, on pouvait se permettre, en sa présence, de respectueuses plaisanteries, des allusions piquantes à ses légendaires distractions ou à ses formidables lapsus. Il en souriait de bonne grâce et s'en accommodait fort bien.

Faut-il mentionner sa discrétion proverbiale ? On perdait bien son temps à essayer d'obtenir de lui un renseignement qu'il ne croyait pas devoir livrer. Il avait dans ces cas-là à sa disposition des phrases typiques qui ne le compromettaient guère : " Il est peut-être possible que cela puisse se faire..." répondait-il un jour à quelque indiscret qui s'était permis de l'interroger à contretemps.

Restons-en là : nous en avons dit assez pour donner une idée suffisamment exacte des heureuses qualités dont faisait preuve le P. Lebastard dans le gouvernement de sa communauté. Elles expliquent, en partie, l'attachement personnel que lui ont conservé nombre de ceux qui ont eu l'avantage de vivre avec lui.

Nous croirions toutefois manquer à la justice et à la vérité si après avoir dit ce que fut le P. Lebastard pour ses inférieurs, nous ne rappelions pas, au moins en un mot, ce que ceux-ci furent pour lui. Il eut, en effet, toujours l'avantage d'avoir à sa disposition un personnel d'élite qui lui fut du plus grand secours dans toutes ses entreprises, et qui ne lui marchanda jamais son dévouement. Nous avons déjà rapporté les noms des ouvriers de la première heure : les PP. Haquin, Travert, Héry, que nous avons vus à l'œuvre, sous la direction du P. Lebastard, dès les premiers jours du Collège. Ajoutons-y ceux des PP. de la Cotardière, Mérel, Renac, Frinault, etc., qui, eux aussi, se sont acquis tant de titres à l'affectueuse reconnaissance des anciens du Sacré-Cœur, et dont le souvenir est inséparable de celui du P. Lebastard.

Mais où ces mêmes qualités que nous venons de lui voir déployer dans ses fonctions de supérieur donnaient au P. Lebastard un prestige incontesté, c'est assurément dans ses relations avec les chers jeunes gens qui bénéficièrent de la virile formation qu'il savait donner.

On n'a pas oublié le mot d'encouragement que, au moment de

son départ pour le Canada, le P. Général lui adressait : "Grâce à vous, bien des âmes pourront un jour, monter au saint autel ". Ce fut bien là, le terme de tous ses efforts, l'ambition de toute sa vie.

Il avait à peine pris en main la direction du Collège du Sacré-Cœur, que, profitant d'une circonstance, dans laquelle il avait à parler en public, il détermina nettement le but qu'il entendait poursuivre et atteindre : " donner, s'il plaît à Dieu, de saints prêtres à l'Eglise, et des citoyens utiles au pays. " Nous citons ses propres paroles.

Aussi n'épargnait-il rien pour faire de la belle jeunesse qui grandissait sous sa forte direction une jeunesse sacerdotale.

Il employait à cette fin, et très largement, l'irrésistible influence qu'il exerçait sur elle. Dès qu'un jeune homme avait franchi le seuil de sa chambre, il tombait sous le charme du regard paternel qui l'enveloppait de toute part, et de la chaude sympathie qui émanait de toute sa personne.

Le *maxima debetur puero reverentia* était pour lui une loi essentielle de l'éducation chrétienne ; il poussait jusqu'au scrupule le respect de cette loi. Que de fois ne l'ai-je pas entendu protester avec indignation, contre le travers, dans lequel certains professeurs sont tentés de donner en faisant subir à l'intelligence de leurs élèves le contact d'auteurs ou d'œuvres de note douteuse, sous prétexte de satisfaire aux exigences de programmes plus ou moins soucieux des intérêts supérieurs des âmes. Il en tombait presque dans la pruderie, tant il était chatouilleux sur ce point.

Plus encore que leur intelligence, il respectait profondément la conscience et la liberté de ses enfants : il ne désignait jamais ses élèves autrement. Un cœur de jeune homme ne se force pas : il s'ouvre ; et il s'ouvre à la manière du bouton de rose, que seul un chaud rayon de soleil réussit à faire s'épanouir. Jamais le P. Lebastard n'eût essayé de s'introduire, pour ainsi dire, de force,

dans une conscience: c'était là un sanctuaire où il ne pénétrait, et Dieu sait avec quelle réserve infinie, que dûment autorisé. Il est vrai qu'il avait si bonne grâce pour s'en faire ouvrir la porte, qu'il lui arrivait rarement de faire longtemps antichambre avant d'y être admis.

Non content d'exercer sur son petit monde une action individuelle d'autant plus efficace qu'elle était extérieurement discrète et délicate, le P. Lebastard tendait également de toutes ses forces, à y faire régner un esprit en rapport avec le but qu'il ne perdait jamais de vue: former des chrétiens, pour arriver à en faire des prêtres.

Aussi, avant tout, attachait-il une importance exceptionnelle à l'observation du règlement: *Filii Belial absque jugo,* répétait-il fréquemment. Ses anciens de Caraquet n'ont pas oublié la séance solennelle par laquelle l'année scolaire s'ouvrait à la chapelle. Toute la maison y était convoquée aux pieds de Notre-Seigneur; et là, celui qui était son représentant visible, revêtu du surplis, faisait avec une dignité imposante la lecture et le commentaire du règlement. Le texte en commençait par ces mots *Omnia secundum ordinem fiant,* dont le P. Lebastard profitait pour faire ressortir avec précision et force, la nécessité d'une règle, la dignité et les prérogatives de l'autorité.

Le développement de la piété ne le préoccupait pas moins que l'observation rigoureuse du règlement. Après avoir lui-même donné l'exemple d'une forte piété personnelle,—qu'on se rappelle la manière si édifiante dont il célébrait la sainte messe et récitait son bréviaire—il favorisait de tout son pouvoir tout ce qui pouvait contribuer à réchauffer celle de ses jeunes gens. Aussi les cérémonies religieuses eurent-elles toujours à Caraquet un éclat exceptionnel: son désir de faire beau et grand lui faisait même parfois passer outre à certaines petites prescriptions des rubriques; ce qui amenait avec les fervents de la liturgie de légers et

amusants conflits qui se terminaient, comme on devait s'y attendre, par un de ces petits coups d'autorité, contre lesquels il n'y avait pas d'appel.

Quelques fêtes, entre autres, revêtaient une solennité inaccoutumée, et leur souvenir restait parmi les meilleurs de la vie de collège : je m'en voudrais de passer complètement sous silence celle, toujours si pieuse et si touchante, des premières communions, celles des différentes Congrégations. Comment ne pas rappeler également la magnifique plantation de Calvaire du 2 juin 1906, que sa Grandeur Mgr Blanche présida, et au cours de laquelle, le regretté Mgr Richard fit entendre de fiers accents de son ardente et enthousiaste parole apostolique ; le *Triduum* célébré à l'occasion de la béatification du P. Eudes ; et enfin, cette fête qui fut vraiment pour le P. Lebastard, la fête de la reconnaissance, dans laquelle Mgr Allard fut revêtu de ses insignes prélatices.

Toutes ces fêtes étaient dans l'esprit de celui qui les organisait et en prévoyait jusqu'aux moindres détails, comme autant de moyens habilement calculés, pour développer la piété des ses élèves, faire sur eux une bienfaisante impression, dont ils ressentiraient plus tard les heureux effets.

Comment ne pas signaler aussi la place d'honneur faite, dans ses programmes d'études, à l'instruction religieuse ? Celle-ci—suivant une antique tradition venue de Saint-Martin de Rennes—se donnait en surplis, afin d'en souligner toute l'importance aux yeux des élèves, et de leur en faire concevoir une plus haute estime. De plus, de tous les prix, le plus beau et le plus convoité était incontestablement celui de catéchisme.

Faut-il ajouter — la chose paraîtra superflue à quiconque a connu de près le P. Lebastard — que la piété qu'il avait tant à cœur de promouvoir, ne ressemblait en rien à cette piété à l'eau de rose, toute d'extérieur et de sentimentalité, avec laquelle, parfois, on confond la vraie piété.

Non pas qu'il n'attachât aucune importance aux manifestations extérieures et aux pratiques de piété: nous venons de dire la part légitime qu'il leur faisait. Mais, à ses yeux, la piété était, avant tout, affaire de volonté: on était vraiment pieux quand on faisait son devoir; on était vraiment pieux quand on vivait sa foi. D'où son culte—le mot n'est pas trop fort—de la virilité. Ah! quel superbe professeur d'énergie il faisait! Comme il savait en inculquer l'estime, en faire aimer les austères exigences. C'est en cela surtout qu'il excellait; comme c'est en cela aussi qu'il réalisait le beau programme d'éducation supérieure qu'il s'était tracé, et dont il ne dévia jamais: faire des hommes, des chrétiens, pour préparer les prêtres de demain. On devine que, avec de pareils principes, il dut faire une guerre sans merci, à tout ce qui pouvait contribuer à amollir les caractères, à énerver les âmes: le sensualisme qui ne sait rien se refuser; l'indocilité qui se soustrait imprudement aux bienfaits d'une sage directon; la vanité ridicule qui s'abuse si étrangement sur ses prétendus mérites et ses petits avantages personnels. Jamais il ne perdait une occasion d'en poursuivre les manifestations. C'est ainsi qu'un jour, entrant à l'étude pour y procéder à la lecture des notes, il est frappé de l'odeur de violette qui y est répandue: " Mes enfants, remarque-t-il aussitôt, ça sent la violette, mais ça ne sent pas l'humilité; pour sentir bon, il ne faut rien sentir du tout. " La leçon porta et elle fut retenue.

Il avait même en telle horreur les infiltrations naturalistes dont l'éducation moderne est comme saturée, qu'il allait jusqu'à se refuser à introduire dans son Collège, certaines améliorations matérielles, jugées cependant indispensables, autour de lui, mais qui avaient, à ses yeux, le tort impardonnable de paraître favoriser la mollesse et supprimer l'effort.

Ce constant souci d'élever toujours—suivant la profonde et mystérieuse signification de ce beau mot—ses jeunes gens, le P.

Lebastard le portait partout. Il n'est pas jusqu'à ces séances récréatives qui sont l'un des charmes de la vie de collège, qui n'en aient été, pour ainsi dire, imprégnées. Quelques unes de celles qui eurent lieu, pendant son séjour à Caraquet, sont restées justement célèbres: "Vercingétorix", des PP. Bizeul et Jourand, "la Passion", "Richard III", entre autres, y obtinrent un succès bien mérité, dont l'honneur revient, sans doute, principalement aux impresarios de l'époque: les PP. Travert, Courtois, Collard, Veillard, Leroy. . . ; mais ces représentations si vivement appréciées se ressentaient de la distinction, de la tenue, que le supérieur du Collège du Sacré-Cœur s'efforçait de faire pénétrer dans toute son œuvre. Elles étaient un vrai régal littéraire, musical et artistique. Le P. Lebastard en jouissait plus que personne: ses enfants occupaient une si grande place dans sa vie et dans son cœur, que leurs succès et leurs triomphes étaient bien un peu les siens. Aussi se laissait-il empoigner par le spectacle qui se déroulait sous ses yeux, rendus indulgents par son affection; il en vivait tous les détails, s'associait à tous les sentiments qui y étaient exprimés, et de temps à autre, de grosses larmes silencieuses roulaient le long de ses joues; ou quelque exclamation indignée, comme le fâmeux: " Ah le scélérat! " qu'il laissa échapper devant une des scènes les plus tragiques de *Richard III,* trahissait les multiples émotions, par lesquelles il passait successivement.

*
* *

Un trait important manquerait à la " physionomie de l'âme " —pour me servir d'une expression de Tacite: *forma mentis*—du P. Lebastard, Supérieur du Collège du Sacré-Cœur, si je négligeais de rappeler le souvenir des chaudes et fortes amitiés qu'il sut ménager à ses œuvres.

Envers les étrangers, il était l'hospitalité même, tant il savait les recevoir avec la plus gracieuse courtoisie. Il multipliait, en leur faveur, ou en leur honneur, les prévenances délicates qui, en les charmant, les mettaient immédiatement à l'aise avec lui ; et leur donnaient l'illusion de se trouver complètement chez eux, sous son toit hospitalier. Son triomphe en ce genre, était les retraites ecclésiastiques qui se tenaient régulièrement au Collège de Caraquet, gracieusement mis par lui, pour cette occasion, à la disposition de l'autorité diocésaine. Son amabilité ordinaire se doublait alors, envers ses hôtes du profond respect dont son esprit sacerdotal lui faisait entourer le sacerdoce.

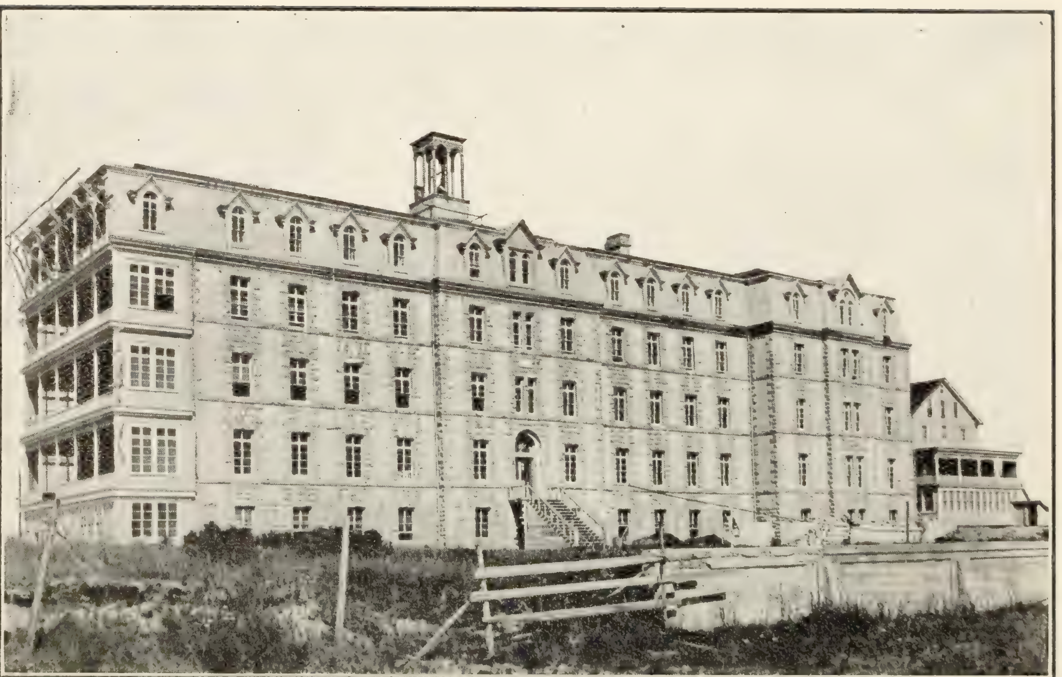
Mais, comme il va de soi, il savait toujours réserver pour les nombreux amis que son dévouement à l'œuvre de l'éducation de la jeunesse, en plus de ses mérites personnels, lui valut, des attentions qui leur allaient droit au cœur et qui contribuèrent à les lui attacher de plus en plus étroitement. Pour n'oublier aucun de ceux-ci, je devais rappeler ici, d'une manière plus particulière, le souvenir de tous les anciens curés des environs de Caraquet, car tous, sans exception, furent pour le Collège du Sacré-Cœur, des amis à toute épreuve. On le vit bien quand le malheur l'eut frappé et qu'à la chaude sympathie qu'ils lui avaient témoignée jusque là, ils substituèrent cette généreuse assistance, grâce à laquelle il va bientôt pouvoir se relever de ses ruines, pour la seconde fois. Entre tous ces amis, il en est deux cependant, dont je m'en voudrais de passer complètement les noms sous silence : l'excellent Mgr Varrily, au dévouement si discret, mais si effectif cependant, et le vénéré Mgr Doucet. Ce dernier fut vraiment l'ami de cœur du P. Lebastard ; l'ami des bons et encore plus des mauvais jours, en même temps, que l'insigne bienfaiteur du Collège du Sacré-Cœur. En traçant ces lignes que la reconnaissance m'inspire, je crois répondre aux vœux de l'ami qu'il a perdu, au nom duquel le sien, comme leurs cœurs l'ont toujours été, doit rester uni.

Le jour où, pour la première fois, le saint sacrifice fut célébré dans la nouvelle chapelle du Collège, à la construction de laquelle, il avait mis toute son âme de prêtre et d'éducateur, le P. Lebastard s'écriait tout joyeux, avec le sentiment de la tâche accomplie: *Opus consummavi.*

Il avait droit de bénir le bon Dieu: un tabernacle de plus venait de s'ouvrir; sous ces voûtes si gracieuses qu'il achevait de jeter vers les cieux, des fronts d'adolescents vont désormais s'incliner pieusement; leurs cœurs y viendront chaque matin renouveler leurs provisions de foi et d'amour et s'armer de courage et de force pour les rudes combats du devoir et de la vertu.

C'était le couronnement de ses dix années de souffrances, de travaux et d'épreuves. Son œuvre était terminée: le Collège du Sacré-Cœur était bâti matériellement et spirituellement. Déjà même, il pouvait apercevoir à l'horizon, les premiers épis de la moisson sacerdotale qu'il avait préparée avec tant de soin, commencer à jaunir. Encore quelques années et quinze de ses enfants monteront au saint autel, dans cette chapelle, où leur vocation a pris naissance et s'est développée.

Mais lui alors, aura disparu: il est rare que, dans le champ du père de famille, le semeur récolte lui-même sa moisson. Son rôle est de semer dans les larmes; d'autres viennent après, récolter dans l'allégresse: *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. . . Venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos.*



Bathurst : Le collège du Sacré Cœur restauré

CHAPITRE TROISIEME

Le Vicaire Provincial. Le Restaurateur du Collège du Sacré-Coeur

1911-1920

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous abordons le récit de cette nouvelle période de la vie du Père Lebastard. Il devait parcourir à Bathurst sa voie douloureuse et y trouver son Calvaire.

Glissons, tout d'abord, rapidement sur les quelques années qui s'écoulèrent entre le jour, où chargé de mérites et accompagné des regrets de tous ceux qui l'y avaient aimé, il quittait son cher Collège de Caraquet, et celui où il assumera la direction de nos œuvres de l'Amérique du Nord en qualité de Vicaire Provincial.

Il venait à peine de rentrer en France (juillet 1909) que la volonté de son supérieur général l'arrachant au repos, bien mérité pourtant, qu'il prenait au sein de sa famille, l'envoyait, avec le titre de Visiteur extraordinaire, parcourir nos maisons de la Colombie espagnole. Il s'acquitta avec succès de cette tâche délicate. Aussi quand il reprit, une fois sa mission heureusement terminée, le chemin de la France, il emportait, avec lui, l'estime affectueuse de tous ses confrères qu'il avait charmés par sa bonté et son affabilité.

Ce voyage en Colombie resta parmi l'un de ses meilleurs souvenirs. Il aimait à en rappeler les incidents. Surtout il aimait à utiliser les observations qu'il y avait recueillies, pour faire, contre les attaques passionnées et mensongères des auteurs protestants,

la défense de l'œuvre admirable de civilisation et de colonisation accomplie par la catholique Espagne, dans l'Amérique du Sud.

Vers la fin de 1910, il regagnait le Canada, dont, du reste, son cœur ne s'était jamais séparé. Ses supérieurs l'y renvoyaient, avec l'intention de lui confier une fondation alors en projet, dans l'un des diocèses de la Province de Québec, mais que certaines circonstances empêchèrent d'aboutir. Il demeura donc au Séminaire de Halifax pour le reste de l'année scolaire, y enseignant l'histoire ecclésiastique. Au mois de juillet, une fois de plus, il reprenait le chemin de la France, pour assister à l'assemblée générale de la Congrégation. Le mois suivant, il en revenait avec le titre de Vicaire Provincial qu'il conserva jusqu'au mois de juin 1920.

Bien des événements qui eurent un profond retentissement dans la vie du Père Lebastard aussi bien que dans celle de notre société se produisirent durant ce long laps de temps. Nous allons essayer de les exposer de notre mieux, d'après un plan qui semble s'imposer: de 1911 à 1915, le Père Lebastard se renferma dans l'exercice de ses nouvelles fonctions: nous l'y verrons donc à l'œuvre; de 1915 à 1920, l'incendie du Collège de Caraquet, en lui faisant cumuler la direction générale de nos œuvres du Canada et celle de la restauration de ce collège, détourna presque complètement, au profit de celle-ci, son attention et ses énergies: le restaurateur du Collège du Sacré-Cœur aura fait passer le Provincial au second plan.



Ils doivent être bien rares les supérieurs, si toutefois même il en existe, qui ne se soient sentis un jour ou l'autre, comme accablés du poids des âmes qu'il leur faut porter. L'étude des épitres de saint Paul est singulièrement instructive à cet égard: l'Apôtre ne met-il pas au tout premier rang de ses mille tracas *sollicitudo ecclesiarum*, le souci que lui cause la responsabilité de sa charge?

Par ailleurs, ses appels à la charité, qu'il multiplie auprès des inférieurs en faveur des supérieurs, *propter opus illorum,* ne laissent-ils pas entrevoir qu'il ait dû parfois cruellement souffrir de certains manques d'égards, très involontaires sans doute, mais qu'il n'en ressentait pas moins vivement. *Foris pugnæ, intus timores...* écrira-t-il un autre jour, où il lui arrivera de broyer un peu plus de noir que de coutume.

J'imagine que le Père Lebastard dut être parfois tenté de tenir pareil langage: disons-le, immédiatement, Dieu ne lui ménagea pas les épreuves pendant tout le temps de son provincialat.

Ces épreuves furent de tout genre.

La mort vint, à plusieurs reprises, lui ravir de précieux ouvriers, et souvent dans des circonstances d'autant plus cruelles, qu'elles étaient tristement tragiques: c'est le Père Le Jollec que l'on retrouve, dans les forêts de la Côte Nord, la tête fracassée par la décharge accidentelle d'une arme à feu; ce sont les Pères Brézel et Pétel qui disparaissent sous la glace; le Père Frinault mourant, épuisé par son dévouement; le Père Héry enlevé au bout de deux ans d'une longue agonie héroïquement acceptée; les Pères Renac et Champoux succombant, coup sur coup, à quelques mois de distance, dans la même résidence; les Pères Jauffret, Savary, Jarry; le petit frère J. B. Robichaud, allant achever au Paradis, son année de noviciat: tous, pour la plupart, fauchés à la fleur de l'âge, alors que les œuvres avaient le plus besoin de leur ardeur généreuse.

Tous ces deuils étaient cruellement ressentis par le pauvre Père Provincial, qui, souvent, en plus se voyait dans l'impossibilité. faute de personnel disponible, de combler les vides qui en résultaient.

Après bien des calculs, il avait réussi, à peu près, à remplir les cadres des différentees maisons, et voici qu'un autre et profond bouleversement modifie subitement l'ordre obtenu avec tant de

peine: la guerre éclate qui lui enlève d'un seul coup près d'une douzaine de ses sujets. Il en était presque dans une impasse: nous nous souvenons l'avoir vu, à ce moment-là, la figure angoissée, en proie à une préoccupation d'autant plus douloureuse, que la situation lui paraissait sans issue. On était alors, en effet, à la veille de la rentrée des classes. Une fois de plus, cependant, il tint vaillamment tête à l'orage et manœuvra si habilement que, quelques semaines après, toutes nos maisons fonctionnaient comme si de rien n'était: on avait serré le rangs et suppléé par la bonne volonté et le dévouement à l'insuffisance numérique du personnel.

Les difficultés auxquelles nous venons de faire allusion, ne menaçaient, grâce à Dieu, que le bon fonctionnement des œuvres. D'autres vont bientôt surgir qui en atteindront certaines jusque dans leur existence.

C'est en premier lieu, le terrible incendie de Caraquet, survenu dans la nuit du 30 au 31 décembre 1915. Le Père Lebastard, était, à ce moment-là à Bathurst, où, depuis peu, il avait établi le noviciat. Un message téléphonique, lui transmettant l'affreuse nouvelle, lui avait été communiquée avant le lever de la Communauté. Celle-ci, en se rendant à la chapelle pour la méditation, ne fut donc pas peu surprise, de l'y trouver, prosterné devant le tabernacle, accablé par une douleur qui faisait mal à voir, et dont elle était loin de soupçonner la cause. En quelques mots, et d'une voix que l'émotion faisait trembler, il annonce la catastrophe qui vient de se produire. Mais déjà son sacrifice était courageusement fait. Quelques heures plus tard, il partait pour Caraquet, porter aux sinistrés le réconfort de ses sympathies et l'aide de ses conseils.

On imagine aisément quel crève-cœur ce dut lui être de n'apercevoir plus que des ruines fumantes sur l'emplacement de ce qui, la veille encore, était son beau Collège du Sacré-Cœur. Oubliant toutefois sa douleur personnelle, immédiatement il se préoccupe de trouver un abri provisoire pour chacun des pères. Une fois cet

urgent devoir rempli, il fait face aux multiples et épineux problèmes que soulève la disparition du Collège. Nous dirons bientôt tout ce qui lui en coûta de démarches et de pénibles efforts.

Il était à peine remis de cette dernière secousse, que la résidence de Vicaire Apostolique de la Côte Nord, aux Sept Iles, devenait à son tour, la proie des flammes ; et, détail plus pénible, une des religieuses attachées au service de la maison, perdait la vie dans ce nouvel incendie.

Si au moins, il ne lui eut fallu se débattre que contre les épreuves qui venaient du dehors : on réussit encore à se roidir contre l'adversité, et à lui tenir tête, surtout quand on est prêtre et religieux. Mais comme l'a si bien dit H. Bordeaux : " Pour entreprendre, il faut trouver chez soi, avec certitude, la paix et le réconfort. Aucune inquiétude ne doit venir de son intérieur à un homme d'action. " Et précisément le P. Lebastard a dû manquer, plus d'une fois, de cette sérénité d'âme qui permet d'envisager avec la plus parfaite tranquillité les situations les plus angoissantes.

Ce n'est pas manquer à l'affectueuse vénération que nous éprouvons pour lui, que de faire remarquer que son caractère entier, sa conception toute spéciale de l'autorité, son extraordinaire faculté de se suggestionner, devaient fatalement lui créer des difficultés dont il souffrit cruellement.

Mais, et c'est là ce qui ajoute à son mérite, jamais il ne se relacha, à cause de cela, de la paternelle sollicitude avec laquelle il s'intéressait à tout et à tous.

Sous son administration plusieurs fondations nouvelles furent faites, qui élargirent d'autant le champ d'action de la Congrégation : une résidence de missionnaires à Lévis, transférée à Québec, quelques années plus tard, lors de la création de la paroisse du St-Cœur de Marie ; la paroisse de Chandler en Gaspésie ; les aumôneries du Bon Pasteur à Montréal ; la paroisse de Marshall dans le Minnesota. Cette dernière fondation devait, dans la pen-

sée du P. Lebastard, faire le trait d'union entre nos œuvres du Canada, et celle si lointaine de Woonsocket, South Dakota, dont nous avions alors la charge.

Mais sa grande préoccupation, laquelle ne lui laissa jamais de repos, fut incontestablement de procurer à la Congrégation les maisons spéciales de formation, dont la nécessité se faisait sentir depuis si longtemps.

Tel avait été aussi, du reste, le désir de tous ses prédécesseurs. Mais leurs efforts, dans ce sens, s'étaient toujours heurtés à d'insurmontables difficultés. Il leur avait donc fallu se contenter d'annexer le Juvénat au Collège Ste-Anne de Church Point; tandis que le Noviciat et le Scolasticat, en attendant des circonstances plus favorables, continuaient à jouir de l'édifiante hospitalité du Séminaire de Halifax.

Pareille situation ne pouvait être que provisoire. Aussi, dès son arrivée en charge, le P. Lebastard se résolut-il à assurer à ces différentes œuvres, qu'avec raison, il considérait comme vitales pour la Congrégation, l'indépendance nécessaire à leur plein développement.

Depuis plusieurs années déjà, il avait fait, à Bathurst, l'acquisition d'un terrain favorable à l'établissement de la vaste maison qu'il rêvait de bâtir. On sait comment il fut aidé par les bons offices du vénéré Mgr Doucet qui, non content de mener à bonne fin toutes les transactions commerciales relatives à l'achat de ce terrain, obtint de sa Grandeur Mgr Barry l'autorisation requise pour la fondation projetée.

Caraquet allait recommencer pour le P. Lebastard. Il se mit à l'œuvre sans tarder. La Providence lui avait ménagé dans le R. P. de la Cotardière un précieux auxiliaire dont l'absolu dévouement et l'oubli complet de soi lui furent du plus grand secours.

En quelques mois, sous la direction de ce dernier, qui, pendant tout ce temps-là, trouvait chez l'excellent Mgr Varrily le gîte et

le couvert, une spacieuse maison de bois fit son apparition. Quand celle-ci fut achevée, le P. Lebastard s'y fixa définitivement. Il était désormais sur les lieux et pouvait plus commodément aborder l'immense entreprise, à laquelle il allait consacrer tout ce qui lui restait de force et d'énergie. Tous ses plans étaient prêts et au mois d'août 1913 les fondations de la future maison du B. J. Eudes étaient creusées.

Inutile de suivre notre infatigable bâtisseur dans la forêt d'échafaudages qui a surgi, comme par enchantement, sur la colline qui domine Bathurst. Nous l'avons déjà vu à la besogne, pendant la construction du Collège du Sacré-Cœur : il n'a rien perdu de sa première ardeur, de son entrain, de sa volonté d'arriver.

Il avait presque atteint le terme entrevu et si vivement désiré : déjà il s'apprêtait à rassembler les benjamins de la Congrégation dans le nid qu'il venait de lui bâtir ; quand l'incendie du Collège du Sacré-Cœur vint ruiner toutes ses espérances, et reculer indéfiniment la réalisation complète du rêve, qu'il caressait depuis si longtemps.

A quel parti devait-il se résoudre ? Allait-il abandonner l'œuvre bienfaisante qui, depuis bientôt seize ans, se poursuivait à Caraquet au prix de sacrifices si onéreux ? Fallait-il profiter de l'occasion providentielle, qui semblait s'offrir, de la reprendre sur un nouveau pied, et dans des conditions plus favorables ? De plus, était-il opportun de sacrifier aux intérêts particuliers de cette œuvre, si chère qu'elle put être, les intérêts généraux de la Congrégation, lesquels semblaient demander que la coûteuse construction qui s'achevait alors, fût maintenue à sa première destination ?

Sa décision fut bientôt prise : le Collège du Sacré-Cœur revivrait à Bathurst et plus beau et plus grand ; et la Congrégation toujours généreuse envers lui, consentirait, en sa faveur, à un sacrifice de plus : elle l'abriterait provisoirement dans sa propre maison, en même temps que ses propres enfants.

Désormais le Père Lebastard ne s'appartiendra plus : il consacrera toutes ses penséees, son inflexible volonté, son ardeur passionnée à la réalisation du programme, que, mû par d'impérieuses circonstances, il vient de se tracer.

Ce programme, au fond, répondait aux secrets désirs de son cœur ; il répondait aussi, semble-t-il, aux vœux presque unanimes de la population pour laquelle le Collège du Sacré-Cœur avait été construit, et à ce titre, il avait, en sa faveur, les chaudes sympathies du Clergé acadien.

Mais, en dépit des mérites incontestables qui militaient en sa faveur, ce programme n'était pas sans susciter de sérieuses oppositions. Elles lui venaient, en premier lieu, de la population de Caraquet, qui se voyait ainsi dépossédée du Collège qu'elle avait largement contribué à édifier, et des avantages de tout genre qu'elle en retirait. Mgr Barry demandait également que le Collège du Sacré-Cœur fut reconstruit à Caraquet ; tout au plus, Sa Grandeur daignait-elle consentir à ce qu'il fût reconstitué provisoirement à Bathurst, en attendant qu'on en relevât définitivement les ruines.

Le P. Lebastard ne se laissa pas déconcerter par ces difficultés. Profitant de l'autorisation provisoire, que Mgr de Chatham lui avait accordée, dès le mois de septembre 1916, il ouvre, à la fois, à Bathurst, et le Collège du Sacré-Cœur et le Juvénat de la Congrégation. Ils y avaient été devancés, comme nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la remarque, par le Noviciat qui, lui, avait élu domicile dans la construction primitive.

C'était là, en somme, trois organisations différentes, ayant chacune leur existence propre, et se développant parallèlement. Le Père Lebastard avait conservé la haute main sur elles, s'en remettant à des directeurs particuliers, nommés par lui à cet effet, du soin d'en surveiller immédiatement la marche. Cette combinaison assurait, entre chacune de ces œuvres, l'unité de direction, en même temps qu'elle facilitait leurs rapports mutuels.

La rentrée des élèves et l'ouverture de l'année scolaire lui procurèrent un regain d'entrain et de joyeuse activité, en le replongeant tout entier dans son élément favori. Il en oublia presque toutes les angoissantes incertitudes qui planaient alors sur l'avenir du Collège renaissant; et, tout à l'intense satisfaction de se retrouver au milieu de ses chers jeunes gens, il se remit corps et âme à ses fonctions d'éducateur.

Ce ne devait pas être, hélas! pour longtemps. Dans la nuit du 6 mars suivant, une fois de plus, le sinistre cri de: au feu! le réveillait en sursaut. Au dehors, une effroyabe tempête faisait rage, qui enlevait toute possibilité de secours extérieur. Rapidement et en bon ordre, le sauvetage s'organise. Tous les élèves sont rassemblés dans le patinoir, là où, du moins, ils seront à l'abri contre les rafales de neige et les morsures du froid. Pendant tout ce temps, le pauvre Père Lebastard brisé par la douleur, va et vient dans tous les sens, dirige de son mieux le mouvement, et assiste, la mort dant l'âme, à cette nouvelle et plus complète encore destruction de son œuvre de prédilection. Quand les flammes, après avoir couvé quelque temps à l'intérieur des murs, éclatent furieusement de toute part, et que tout espoir de sauver ce superbe bâtiment qu'il achevait d'édifier, pour le mettre au service de la Congrégation, disparaît complètement, le Père Lebastard tombe à genoux, sur l'épais tapis de neige où il enfonce jusqu'à mi-jambe, et dans la nuit qu'illuminent tragiquement les flammes rouges de l'incendie, battu par la tempête qui, tout autour de lui, souffle avec fracas, il fait généreusement, et de grand cœur, le sacrifice, plus cruel que tous les autres, que la très adorable volonté de Dieu lui impose...

Tout était remis en question. Le licenciement des élèves s'imposait, et, cette fois, *sine die:* mesure d'autant plus pénible que bon nombre d'entre eux, passaient ainsi par le feu pour la deuxième fois dans l'espace d'un an et demi; et qu'ils subissaient,

de ce chef, non seulement de lourdes pertes matérielles, mais encore de regrettables retards dans leurs études.

Qu'allait-on devenir? Telle fut la question qu'on se posa longtemps sans arriver à une solution.

Elle fut enfin résolue au cours de la visite qu'à l'automne de l'année suivante (1917) le T. H. P. Lucas, alors Vicaire Général de la Congrégation, fit de nos œuvres du Canada. Il obtint, en effet, de Mgr Barry l'autorisation de rebâtir à Bathurst le Collège du Sacré-Cœur et il va sans dire que cette autorisation combla de joie le P. Lebastard.

Un autre point, d'une importance de tout premier ordre, avait été également fixé par le T. H. P. Vicaire Général: laissant au P. Lebastard le choix du terrain le plus favorable, le T. H. Père avait réglé, qu'en principe, seul le Collège du Sacré-Cœur serait reconstruit à Bathurst, et qu'il serait reconstruit, cette fois, à l'épreuve du feu.

Cette décision contrariait quelque peu les vues personnellees du P. Provincial: dès ce moment-là, en effet, il avait conçu, par la restauration de ses deux œuvres détruites par le feu, des projets grandioses: le Juvénat et le Scolasticat retrouveraient les locaux spacieux qui avaient été construits pour eux; tandis que le Collège du Sacré-Cœur irait dresser sa tente sur un terrain, acquis à cette fin, et situé à quelques minutes de marche de la première propriété. Le moment, toutefois, ne lui semblait pas venu de laisser percer ses intentions. Ce qui pressait le plus alors c'était de déblayer les ruines des décombres que l'incendie y avait accumulées, et de se rendre compte du parti qu'on pouvait tirer des murs qu'il avait respectés. Un homme du métier fut appelé qui, après un sérieux examen, conclut à la possibilité de les utiliser. La chose en valait la peine: elle représentait, en effet, une économie de vingt à trente mille piastres.

Ce point acquis, il n'y avait plus qu'à reprendre les travaux de

reconstruction. Disons immédiatement que la compétence professionnelle acquise par le P. Lebastard dans ses travaux précédents, se trouvait mise à une singulière épreuve : la nouvelle construction qui devait être, à l'intérieur, complètement en ciment armé, déroutait toutes ses méthodes et tous ses procédés. Il dut donc se contenter de déterminer d'une manière générale, les grandes lignes du plan, d'après lequel la restauration de la maison devait s'opérer; quant aux détails d'exécution, il s'en déchargea, à peu près complètement, sur le R. P. de la Cotardière, qui pendant deux ans, allait jouer, avec une héroïque abnégation, le rôle ingrat de surveillant des travaux.

Son activité à lui-même allait du reste, sans tarder, se créer un nouveau débouché. Il n'était pas juste que la Congrégation fût seule à porter le poids de l'énorme entreprise dont, dans l'intérêt du pays elle assumait la lourde responsabilité. Celui-ci devait en prendre sa part.

Sans doute, de précieuses sympathies, parties de tous les points du pays étaient-elles déjà venues apporter au P. Lebastard, la réconfortante assurance qu'il pouvait compter sur la bonne volonté et la générosité de tous. Le malheur avait multiplié les amitiés en faveur de son œuvre si cruellement frappée : tous ses anciens élèves, d'abord, étaient-là, au premier rang, heureux de se grouper autour de leur *Alma Mater* dans la détresse : déjà, au lendemain du premier incendie, n'écoutant que la reconnaissance de leurs cœurs, ils s'étaient engagés à lui verser la belle somme de 10,000 piastres. Plus que jamais ils étaient décidés à marcher de l'avant et à ne reculer devant aucun effort, ni aucun sacrifice pour en assurer le relèvement.

Le clergé, lui aussi, s'était rallié avec empressement autour du supérieur du Collège du Sacré-Cœur. Les larmes en viennent aux yeux à parcourir les listes de souscription, où chacun des prêtres inscrivit si largement sa contribution personnelle. C'était

là assurément, le plus beau témoignage qui pût être rendu à l'action bienfaisante du Collège du Sacré-Cœur, en même temps que l'expression des autres espérances qui reposaient sur lui.

Mais ni la belle ardeur des anciens du Collège, ni le généreux concours du clergé n'eussent suffi à mener à bonne fin l'œuvre entreprise. Ce n'est mystère pour personne que les collèges ne vivent, la plupart du temps, que du dévouement et des sacrifices des sociétés qui les dirigent. En tout cas, le fait en est incontestable pour nos deux maisons d'éducation en Acadie, qui doivent leur survivance et leur développement à des miracles d'économie et à l'abandon, fait en leur faveur par notre Congrégation, des bénéfices matériels qui devaient légitimement lui revenir. Les malheurs successifs par lesquels nous venions de passer, nous enlevaient la possibilité de reprendre complètement à notre compte, la restauration de celui de Bathurst. Il fallait donc, de toute nécessité, y intéresser le pays.

Le P. Lebastard y songeait depuis longtemps, et il est même regrettable qu'il ait laissé se consumer, dans des hésitations qu'il n'arrivait pas à surmonter, un temps qui eut pu être mieux utilisé. Près de trois ans s'écoulèrent en effet entre le premier incendie du Collège du Sacré-Cœur et l'ouverture de la campagne destinée à trouver les fonds nécessaires pour aider à sa reconstruction.

Ce retard n'était pas sans inconvénients : il eût fallu,—qu'on me pardonne cette expression qui sent un peu la forge—battre le fer pendant qu'il était chaud ;. . . de plus, dans l'intervalle, des besoins imprévus se firent sentir sur d'autres points qui, en partageant les sympathies, diminuaient d'autant la part des différents intéressés. Aussi la campagne ne pouvait pas ne pas se ressentir des atermoîments du début, et des circonstances fâcheuses, au milieu desquelles elle fut lancée. Toutefois, dès que la décision en fut prise, et les premiers préparatifs faits, le P. Lebastard n'eut plus de repos que son bon fonctionnement ne fût assuré.

Il se tenait en communication constante avec les différents membres du comité chargé d'en promouvoir le succès ; provoquait des réunions ; veillait à l'exécution des résolutions qui pouvaient y être passées ; activait la publication des articles de propagande destinés aux journaux. Son activité s'étendait à tout et inspirait tout.

Entre temps, il réussit à faire rapporter la décision prise, lors du passage du P. Vicaire Général, et à se faire octroyer toutes les latitudes désirables, pour disposer à son gré de l'édifice dont il achevait alors la reconstruction. Celui-ci au lieu de devenir, d'une manière définitive, le Collège du Sacré-Cœur, n'en serait, une fois terminé, que l'abri provisoire. Le Collège du Sacré-Cœur, lui, irait, sans tarder, se recontruire, un peu plus loin, d'après un plan vraiment somptueux, dans lequel le P. Lebastard avait fait passer toute son âme, tant il n'y avait rien épargné pour faire grand, riche, magnifique.

Une circonstance exceptionnelle lui permit de lancer son idée dans le public et même de lui donner un commencement d'exécution. Juillet 1920 ramenait le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de Mgr Doucet. Pareil événement ne pouvait passer inaperçu. A tous les titres à la reconnaissance des Eudistes, que possédait déjà le vénéré jubilaire, d'autres étaient venus s'ajouter récemment. Mgr Doucet, en effet, avait accepté la présidence du Comité de Reconstruction du Collège du Sacré-Cœur, et il n'avait épargné ni son dévouement, ni sa peine, ni sa bourse, pour que le comité donnât tous les heureux résultats qu'on en attendait. Le moment était donc admirablement choisi pour lui offrir le merci du cœur. La fête que lui prépara, à cette occasion, l'amitié reconnaissante du P. Lebastard, fut exceptionnellement belle. Elle devait avoir, comme couronnement, une cérémonie symbolique qui associerait pour toujours, le nom du digne jubilaire à l'œuvre, qui devait à son amitié dévouée, de pouvoir

4—

renaître de ses cendres: l'enlèvement de la première motte de terre sur l'emplacement du futur Collège. Un mauvais temps persistant qui jeta sur la fête comme un léger voile de tristesse, empêcha cette dernière cérémonie d'avoir lieu. Elle fut reprise quelques jours après, en présence de Mgr Doucet, venu tout exprès de Grande Anse; de Sa Grandeur Mgr Chiasson, de quelques amis de l'œuvre qui s'étaient imposé le dérangement d'un nouveau voyage à Bathurst; le R. P. H. D. Cormier, curé de Moncton, au dévouement d'autant plus apprécié, qu'il semble complètement s'ignorer; l'excellent P. Van de Moortel, l'Honorable P. J. Véniot, ministre des Travaux Publics.

Tous les cœurs étaient à l'espérance; une riante vision d'avenir s'ouvrait bien large sous tous les regards. Hélas! cette imposante cérémonie ne devait être qu'un beau rêve et devait rester sans lendemain. Le jour où il faisait ainsi passer dans l'âme de la foule rassemblée autour de lui, les vibrantes aspirations de son âme ardente, où à l'appel de son irrésistible volonté il faisait, devant elle, surgir du sol le colosssl édifice qu'il rêvait de bâtir et dont il venait, en quelque sorte, d'entamer les fondations; ce jour-là, le P. Lebastard ne pouvait plus qu'exprimer ses vues personnelles et engager sa propre responsabilité. Depuis quelques jours, en effet, l'arrivée au Canada de son successeur dans l'office de provincial, le relevait de son autorité. Son supériorat avait atteint le terme prévu par les Constitutions, et les supérieurs majeur le rappelaient en Europe.

Sa carrière au Canada était terminée: comme nous venons de le dire, elle s'achevait sur une radieuse vision d'espérance où lui-même apparaissait,—*qualis ab incepto*—dévoué toujours et sans mesure, aux intérêts de la jeunesse à laquelle il s'était donné sans compter, et pour laquelle il n'avait jamais cessé de rêver d'une éducation de plus en plus parfaite, qui la préparât aux glorieuses responsabiiltés du sacerdoce ou au service de l'Eglise et de la patrie.

CHAPITRE QUATRIEME

Les derniers jours

Septembre 1920

" Un vieil arbre déraciné ne peut plus que languir et mourir, " écrivait le P. Lebastard le 22 juillet, à l'un de ses confrères de Bathurst, à la veille de s'embarquer pour la France.

Etait-ce de sa part, pressentiment ou simplement impression de départ? Le fait est que la séparation d'avec tout ce à quoi il était attaché par toutes les fibres de son cœur, lui fut rude. Il semble bien que jusqu'au dernier moment, il conserva l'espoir de rester à Bathurst: il se croyait appelé à conduire à bonne fin l'œuvre commencée.

Toutefois il n'avait qu'à s'incliner devant la volonté de ses supérieurs. Le lundi, 16 juillet, au soir, il faisait d'une manière touchante, ses adieux à sa Communauté. La prière venait de s'achever; avant d'en prononcer la conclusion accoutumée, il se leva et d'une voix émue: " Mes chers confrères, dit-il, au moment d'appeler sur vous, une dernière fois, la bénédiction de Jésus et de Marie, en récitant le *Nos cum Prole* qui termine notre prière du soir, laissez-moi accomplir le douloureux devoir que les circonstances m'imposent "... Et pendant quelques instants, le Père laisse parler son cœur; adresse aux siens ses dernières recommandations. Celles-ci terminées, il s'agenouille de nouveau, et avec toute l'effusion de son âme, il supplie Jésus et Marie de bénir, pour lors, tous ceux qu'il va quitter.

Le lendemain, de grand matin, il partait, emportant au fond

du cœur le secret espoir de revenir, un jour, contempler dans toute sa splendeur et son plein épanouissement, l'arbre qu'il avait si laborieusement planté.

Après quelques jours passés à l'ombre du sanctuaire de Sainte-Anne, en la compagnie de son ami de vieille date, le bon P. Morin, le 23 juillet il prenait à Montréal un bateau en partance pour le Hâvre.

Avant de prendre charge des nouvelles et importantes fonctions d'économe général auxquelles la confiance de ses supérieurs l'appelait, le P. Lebastard devait faire un court séjour au sein de sa famille. Puis,—suprême récompense et suprême espérance!—il se proposait de faire le pèlerinage de Rome. La Providence en avait décidé autrement: quelques semaines s'étaient à peine écoulées depuis son retour en France qu'elle l'appelait au pèlerinage éternel et que nous apprenions avec stupeur, par un câblogramme du T. H. P. Général, la douloureuse nouvelle de sa mort.

Je ne puis, ici, que reproduire la lettre qu'un des Pères du Canada, alors en France, envoya à l'un des journaux du pays:

" En quittant le Canada au mois d'août dernier, le R. P. Lebastard revint dans sa famille à Gosné, près de Rennes en Bretagne; il trouvait là une sœur tendrement aimée, un beau-frère, plusieurs neveux, nièces et cousins qui avaient pour lui une véritable vénération. L'affection dont il se sentit entouré, la joie de revoir les siens et un pays qu'il aimait, de respirer le grand air de la campagne et surtout peut-être de ne plus sentir sur ses épaules le poids de l'autorité, avaient provoqué chez le Père, un regain de force et de santé. Malgré une infirmité dont il souffrait depuis plusieurs années, il prenait beaucoup d'exercices à travers champs et bois, et déclarait ne s'être depuis bien longtemps senti si jeune et si reposé. C'est aussi l'impression qu'il me fit, lorsque, le 8 septembre, je le rencontrai à son cher Collège de St-Martin. Là, considérant, d'un air mélancolique pourtant, ses valises qu'on y

avait apportées : " Quand sera-ce, disait-il, que nous reprendrons ensemble le chemin du Canada ? "

" Sentant prochain le terme de ses vacances et ne voulant rien négliger de ce qui pouvait lui permettre de rendre de plus nombreux services, soucieux aussi de mettre sa santé à l'abri de complications toujours possibles, le Père résolut de se soumettre à une intervention chirurgicale, qui de l'avis des gens les plus avertis, ne devait présenter pour lui, aucun risque, ni aucun danger.

" Le jeudi 9 septembre donc, il se rendait à l'hôpital Ste-Anne et se faisait opérer le lendemain. M'étant absenté les jours suivants, j'appris à mon retour, le samedi 18, que l'opération avait fort bien réussi, que les journées qui avaient suivi avaient été des plus satisfaisantes ; toutefois le mercredi 14, une complication était brusquement survenue : le cœur avait manifesté soudain une faiblesse inquiétante : le Docteur appelé en hâte, avait conseillé l'Extrême-Onction, que l'on avait aussitôt administrée au malade. Des confrères, voisins de l'hôpital, accoururent près de son lit et s'unirent aux Religieuses et au médecin pour prodiguer au cher malade les soins les plus dévoués et les plus affectueux. Ce ne fut pas en vain, car on le vit peu de temps après prendre le dessus et la crise, que l'on attribua à une influence tardive du chloroforme, sembla définitivement conjurée. De fait le lendemain et les jours suivants la convalescence parût s'accentuer très rapidement. Lorsque dans l'après-midi du samedi 18, je fus lui rendre visite, le Père était assis sur son lit et me reçut avec cette amabilité souriante qu'ont tant apprécié tous ceux qui ont eu des relations avec lui. Il paraissait bien, quoique fatigué. Nous causâmes tout de suite évidemment du Canada. Après une courte conversation, ne voulant pas abuser de ses forces je lui dis, au revoir, sans me douter le moindrement que c'était pour la dernière fois.

" Le dimanche 19 et le lundi 20, le mieux alla encore en s'accentuant; les forces revenaient rapidement: le Père pouvait s'asseoir déjà dans un fauteuil. Durant cette dernière journée du lundi, il avait écrit des lettres, reçu la visite de plusieurs de ses confrères, demandé même qu'on lui fit préparer la petite chapelle de l'infirmerie du Collège St-Martin, où il pensait aller très prochainement achever sa convalescence. Vers cinq heures, lorsqu'on le laissa seul, il se mit à réciter son bréviaire. Un peu avant six heures, se sentant plus fatigué tout à coup, il appela pour qu'on l'aidât à se recoucher. Mais le malaise s'aggrava au lieu de diminuer. La sœur infirmière fit entrer le docteur qui passait justement dans le corridor à ce moment: un examen sommaire lui découvrit aussitôt la gravité de la situation; une nouvelle crise cardiaque était déclarée... Pendant que l'on courait chercher Monsieur le Chapelain, le docteur fit au malade une piqûre qui n'eut pas l'air d'obtenir de résultat; l'aumônier en arrivant lui renouvela l'absolution... Quelques instants après le Père entrait dans son éternité. La crise n'avait pas duré dix minutes.

" Ce fut une stupéfaction, pour ceux qui l'avaient vu, dans la journée, tranquille et joyeux, d'apprendre combien brusquement s'était éteinte cette existence qui promettait encore de si longs et si appréciés services à l'Eglise et à sa famille religieuse.

" La dépouille mortelle fut exposée dans la petite chapelle funéraire de l'hospice; sur la poitrine reposait le petit Christ en bronze, à demi fondu, auquel le bon Père tenait tant! le Christ de son crucifix de missionnaire retrouvé dans les cendres du Collège de Bathurst après l'incendie!

" Le mercredi à dix heures et demie, eut lieu la mise en cercueil plombé, pour attendre les funérailles fixées au vendredi; selon le désir formellement exprimé par le Père, c'est à Gosné qu'elles eurent lieu.

" Gosné est une jolie petite paroisse agricole d'environ 1500

âmes située à une vingtaine de milles de Rennes, capitale de l'ancienne province de Bretagne, entre les forêts séculaires de Liffré et de Fougères. Le Père Lebastard n'y était pas né, ce ne fut même pas là qu'il passa sa jeunesse; mais depuis plus de trente ans c'est là que s'étaient concentrées toutes ses relations de famille; c'est là qu'il passait les vacances et congés de ses années de séminaire et du début de sa carrière sacerdotale. Il aimait sa petite patrie d'adoption et il s'y était fait aimer. Il s'intéressait aux œuvres paroissiales et une plaque de marbre scellée dans un mur de la délicieuse petite église, bijou d'architecture gothique, garde la mémoire de ses pieuses libéralités envers l'autel de la Très Sainte Vierge. Les écoles catholiques eurent, à diverses reprises, part aussi à ses aumônes. Aussi était-il entouré de l'universelle estime. Quoi d'étonnant dès lors qu'il ait choisi ce tranquille village pour y dormir son dernier sommeil?

" Le corbillard contenant les restes mortels du P. Lebastard, arriva de bonne heure le matin du 24 septembre, à Gosné, accompagné par les PP. Laizé et Gicquel, eudistes, et fut exposé à la maison de famille qu'il avait quittée si confiant 15 jours auparavant. De tous côtés, et malgré un temps affreux, arrivait un nombreux clergé: près de 40 prêtres, dont une dizaine de Pères Eudistes, se trouvèrent réunis à la maison mortuaire pour la cérémonie de la " Levée du Corps "; après quoi, le cortège se mit en marche vers l'église distante d'une dizaine d'arpents environ. La châsse était portée à bras, par quatre jeunes gens de l'endroit et les coins du drap tenus par quatre prêtres, anciens confrères de classe du défunt. Après s'être arrêté deux fois en face des calvaires en bordure du chemin, pour y réciter, selon la coutume du pays, une courte prière pour le défunt, l'on entra à l'église au chant du *Miserere*.

" En un instant le temple se trouva rempli par la foule des fidèles. La décoration funèbre de l'église était du meilleur goût

et son installation avait été faite sous la direction d'un prêtre, ami personnel du P. Lebastard. Les tentures noires à l'entrée du chœur étaient marquées du chiffre du défunt P. L. Malheureusement l'exiguité du sanctuaire n'avait pas permis d'y placer le catafalque comme les règlements de la liturgie l'eussent demandé. Après que l'on eut chanté l'office de Matines, la sainte messe commença. Elle fut célébrée par le T. R. P. A. Lucas, Supérieur Général de la Congrégation des Eudistes, ayant comme diacre et sous-diacre les PP. Charles et Armand Guillemin du Collège de Church-Point. Le chant très soigné fut exécuté par le clergé lui-même.

" Après l'Evangile, M. le curé-doyen de St-Aubin-du-Cormier, Chef-lieu du Canton, lut la " Recommandation de l'Ame " et fit brièvement mais d'un grand cœur, on le sentait, l'éloge du défunt. Il s'attacha à rappeler son zèle pour tout ce qui intéressait la gloire de Dieu et le salut du prochain : c'est à ce grand but que le P. Lebastard sacrifia ses biens et sa santé, tant au Canada qu'en France ; il rappela les épreuves qui par deux fois ruinèrent ses œuvres sans arriver à le décourager ; que Dieu lui accorde au plus tôt la récompense et que les fidèles imitent sa constance dans le bien.

" Après le chant du *Libera* le triste cortège se reforma et sous une pluie battante la foule des amis fidèles prit le chemin du petit cimetière, aux allées si soignées...aux tombeaux si pieusement entretenus.

" La tombe avait été creusée tout près de la grande croix de granit dressée au centre du cimetière, à la suite des sépultures des anciens curés de la paroisse. Il était exactement midi quand le lourd cercueil de chêne y fut descendu. C'est là dans cette campagne tranquille, en face de l'église qu'il aima, à côté de ces prêtres dont il continua les vertus, que reposera jusqu'à la résurrection le corps du Père Prosper Lebastard ; c'est là aussi que ses

anciens élèves et ses nombreux amis du Canada, et de l'Acadie en particulier, pourront venir par la pensée, se joindre aux parents pieux qui souvent viendront mêler sur cette tombe leurs larmes et leurs prières. "

*
* *

Cette nouvelle causa, parmi les nombreux amis que le P. Lebastard comptait au Canada, une impression d'autant plus profonde, qu'elle les prenait complètement par surprise. Rien absolument ne pouvait la faire prévoir. Le deuil fut général. De toute part, affluèrent à Bathurst, des témoignages de sympathie qui permettent de mesurer la place que le regretté défunt s'était conquise dans l'estime et la reconnaissance universelles.

Nous ne pouvons évidemment songer à les reproduire tous. Nous avons, sous les yeux, les lettres les plus flatteuses, pour sa mémoire, envoyées, à la nouvelle de sa mort, au R. P. Veillard, supérieur de la maison de Bathurst, par son Eminence le Cardinal Bégin, NN. SS. Labrecque de Chicoutimi, Eymard de Valleyfield, O'Leary auxiliaire de Chatham, Leblanc de St-Jean, Léonard de Rimouski, Forbes de Joliette, Bruneau de Nicolet.

Nous nous bornerons à celles de Son Eminence le Cardinal Bégin, et de Sa Grandeur Mgr Eymard : on y trouvera l'idée fidèle des sentiments exprimés par leurs vénérables Collègues dans l'épiscopat :

*
* *

Québec, 29 septembre 1920.

Mon Révérend Père,

La mort de l'excellent Père Lebastard, si subite, si imprévue, m'a péniblement affecté. Grande surprise et chagrin pour tous

ceux qui l'ont connu à Québec. C'est une grande perte pour votre Congrégation et pour les chers Acadiens qu'il aimait beaucoup et dont il était un protecteur absolument dévoué. Parfait religieux, intelligence d'élite, distingué de toutes manières, il sera universellement regretté. Le bon Deu l'a appelé à la récompense.

Je ne manquerai pas de prier tous les jours à la sainte messe pour le repos de son âme.

Agréez, bien cher Père, l'assurance de ma vive sympathie et de mon entier dévouement en N. S.

L.-N. Card. BÉGIN, Arch. de Québec.

*
* *

Valleyfield, Qué., 2 octobre 1920.

Révérend P. C. Veillard, C. P. E. à Bathurst ouest.

Révérend et cher Père,

J'apprends avec un profond chagrin, par votre lettre du 26 ult. arrivée durant mon absence, la triste nouvelle de la mort du T. R. P. Lebastard; et je tiens à exprimer, par votre entremise, mes très vives sympathies à la Communauté des RR. Pères Eudistes. Dans le vénéré défunt, je garderai le souvenir d'un très digne et très édifiant religieux que j'ai eu l'avantage de connaître au cours de mon voyage à Baie Sainte Marie, et qui m'avait, par sa piété non moins que par sa science théologique, et aussi par la distinction de ses manières, profondément impressionné.

Je comprends aisément que la perte est grande pour ses confrères dont il était le modèle admiré et fidèlement suivi, parce

que sa bonté attrayante égalait ses autres qualités, et que s'il savait conquérir l'estime, il avait de prime abord gagné les cœurs de tous ceux qu'il approchait.

Dans toute la sincérité de mon âme, je m'unis aux prières ferventes offertes par ses confrères pour le repos de son âme. Les saints prêtres religieux, comme lui, doivent vite obtenir la couronne de l'immortalité sacerdotale que leur réserve le Souverain prêtre Jésus.

Veuillez me croire véritablement,

Révérend et cher Père,

Votre tout dévoué en N.-S.

JOSEPH MÉDARD, évêque de Valleyfield.

***

Les journaux du pays se firent également un devoir de célébrer les vertus du défunt, et de rappeler l'œuvre accomplie par lui, au cours des vingt-cinq années qu'il passa au Canada. Nous nous faisons un plaisir de reproduire, entre autres, les articles nécrologiques que *l'Evangéline* de Moncton et le *Northern Light* de Bathurst lui ont consacrés.

Celui de *l'Evangéline,* que nous reproduisons en premier lieu, est d'autant plus significatif qu'il porte la signature de l'un des anciens élèves du Père Lebastard. En voici la partie principale:

Mort du T. R. Père Lebastard.

Un câblogramme de France est venu hier matin annoncer la mort du Très Révérend Père Lebastard. Rien ne faisait prévoir cette calamité qui frappe droit au cœur, et la Congrégation des

Eudistes et le peuple Acadien tout entier. Il y a quelques mois à peine, le T. R. Père, rappelé par ses supérieurs, quittait le pays... au service duquel il avait mis pendant plus de vingt ans toutes les ressources de sa belle intelligence et toute l'énergie de sa foi. Une opération mal réussie, peut-on croire,—le câblogramme ne donne pas de détail,—l'a couché dans la tombe.

Notre première pensée va à la Congrégation que ce deuil afflige cruellement. Cette mort lui enlève un homme remarquable et qui lui a rendu ici au Canada d'importants services... Ce qu'il a fait pour nous, les collèges relevés au lendemain de l'épreuve le disent au grand public. Ce n'est là toutefois qu'une minime partie de son œuvre. Que l'on ne compte pas pour rien la part très large qu'il a prise dans l'éducation de la jeunesse acadienne, et les efforts constants qu'il a faits pour inculquer chez elle le souci de sa dignité chrétienne et la conscience de son rôle social. De nos jours où tous les efforts, tous les entraînements, toutes les préparations ne se proposent rien de mieux que de préparer l'homme à accumuler la plus grande somme de valeurs matérielles, quel service n'est-ce pas rendre à un peuple que de le retenir sur cette pente dangereuse et de le mettre face à face avec son devoir? ... Que le peuple acadien s'incline avec respect sur la tombe du P. Lebastard; c'est celle d'un bienfaiteur insigne.

ALFRED N. ROY.

* *

De son côté le *Northern Light* écrit sous ce titre *Very Rev. Father Lebastard.*

Great was the sorrow of the people of Bathurst and indeed the whole country, and throughout many parts of the Dominion,

when the news came by cable on Wednesday that death had overtaken Very Rev. Father Lebastard, Provincial of the Eudist Order. Father Lebastard left here little more than a month ago for his native land whither he was called by ecclesiastical business.

His death while on the soil of his beloved mother country was most unexpected, although it was known he intended to undergo what was considered a slight operation while there. Although no details have been received, it is presumed that the very reverend father succumbed during the operation.

Father Lebastard was universaly recognized as a man of exceptional attainments as an educationist, and remarkable faith and devotion as a priest. He labored in Canada for 21 years, and loved the country of his adoption with all the fervor of a patriot. As head of the Eudist order he planned and carried to completion the Sacred Heart College at Caraquet, and had the misfortune to see the result of years of effort and labor destroyed in a few hours by a disastrous fire. Nothing daunted, he started again a splendid college at West Bathurst and once again his hopes were laid in ashes. Bowing humbly to the will of God, he prepared to construct a larger and greater educational institution, and only during the past summer did he make a start by turning the first sods of the new building. Providence has called him from abundant and fruitful labors, and knowing the man, we are sure that he answered the call as willingly and as obediently as he followed his Master's will upon earth.

*
* *

A ces différents témoignages que nous venons de rapporter, il nous faudrait, pour être complet, ajouter tous ceux qu'il nous a

été donné de recueillir de vive voix : membres du Clergé, anciens élèves, membres des professions libérales, hommes du peuple qui, à un titre ou un autre, ont été en contact avec le P. Lebastard, tous, ont, à l'envi, proclamé ses mérites ; mis en relief les services rendus par lui ; et se sont inclinés avec le plus profond et le plus sincère regret devant sa tombe si prématurément et si soudainement ouverte.

Nous nous sommes efforcé, à travers toutes les pages de cette modeste biographie que nous lui consacrons, de nous faire l'interprète des sentiments dont il a été universellement l'objet. Puisse-t-elle donc, répondant ainsi à nos vœux les plus ardents, contribuer, pour son humble part, à perpétuer sa mémoire, et à entretenir en tous ceux qui l'ont connu et aimé, le souvenir reconnaissant de sa féconde carrière d'éducateur, et l'affectueuse vénération que ses vertus et ses mérites lui ont value.

TABLE DES MATIÈRES

—